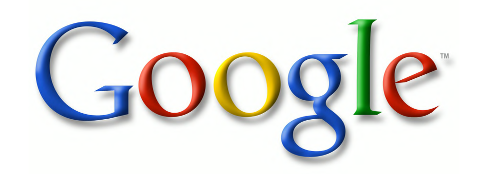


ŒUVRES COMPLÈTES

DE

BERQUIN.

TOME VINGT-TROISIÈME.

SANDFORD ET MERTON,

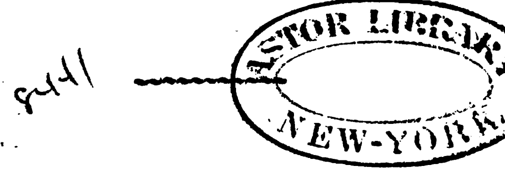
TRADUCTION LIBRE DE L'ANGLAIS,

PAR BERQUIN;

MIS EN ORDRE

PAR J. J. REGNAULT-WARIN.

TOME DEUXIÈME.



A PARIS,

Chez ANDRÉ, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, N°. 477.

AN DIX, (1802.)

SANDFORD ET MERTON.

L'ENFANT DE BON NATUREL.

Le petit Collins sortit un jour de bonne heure pour aller porter une lettre de son père dans un village éloigné de près de deux lieues de celui qu'il habitoit. Comme il ne devoit rentrer que le soir, il prit dans un panier les provisions dont il avoit besoin pour se nourrir pendant la journée. Il marchoit à grands pas, en chantant d'une voix joyeuse, lorsqu'un pauvre chien vint à sa rencontre d'un air triste et suppliant. Collins ne fit pas d'abord

grande attention à sa contenance ; mais, comprenant bientôt, à ses cris plaintifs et aux mouvemens de sa queue, qu'il étoit tourmenté par la faim, et qu'il le prioit de prendre pitié de ses souffrances, il lui dit en le caressant : Mon pauvre ami, tu parois tout languissant de foiblesse ; mais si je te donne de mon pain, je me trouverai ce soir comme toi. Cependant tu souffres en ce moment ; et moi, qui viens de déjeûner, je n'ai pas à présent de besoin : tiens, tiens, voici de quoi te soutenir. En disant ces mots, il lui donna un morceau de pain. Le chien se mit à le dévorer comme s'il n'eût rien mangé depuis quinze jours ; et, lorsque son bienfaiteur reprit sa marche, il le suivit en cabriolant autour de lui, avec les plus tendres témoignages de reconnoissance et d'affection.

A un mille environ plus loin, Collins entendit des hennissemens. Il tourna la tête vers la prairie qui étoit à sa droite, et il vit un cheval, qui, en tournant autour d'un arbre auquel il étoit attaché,



Il prit la bête par le licol, et la faisant tourner en sens contraire autour de l'arbre, il parvint à la dégager.

s'étoit si bien embarrassé dans son licol, qu'il étoit prêt à étouffer. Plus il se débattoit, et plus la corde serroit ses nœuds. Le premier mouvement de Collins fut de courir à son secours; mais, se dit-il à lui-même, si je m'arrête ainsi à chaque pas, j'ai bien peur que la nuit ne vienne avant que j'aie fait ma commission; et l'on dit qu'il y a des bandes de voleurs dans le voisinage. Il ne faut pourtant pas laisser périr cette pauvre créature. Il se mit aussitôt à courir vers le cheval, et s'arrêta à une certaine distance, pour flatter de la voix avant d'arriver jusqu'à lui, de peur qu'il ne fût trop effarouché. S'approchant ensuite tout doucement, après avoir posé son panier à terre, il prit la bête par le licol; et, la faisant tourner en sens contraire autour de l'arbre, il parvint à la dégager. Le cheval, tout joyeux de respirer avec plus d'aisance, fit trois ou quatre soubresauts en l'honneur de son libérateur.

Collins venoit à peine de sortir de la prairie, qu'il arriva sur le bord d'un étang;

et le premier objet qu'il apperçut, fut un vieillard à barbe blanche, debout au milieu de l'eau. Que faites-vous donc là, bon homme, lui cria-t-il ? Est-ce que vous ne pouvez pas sortir de cet endroit dangereux ? Hélas ! non, répondit le vieillard. Secourez-moi, je vous en supplie, mon petit monsieur, ou ma petite demoiselle, car je ne sais qui vous êtes, quoique je connoisse bien à votre voix que vous êtes un enfant. Je suis tombé dans cette pièce d'eau, et je ne sais comment en sortir, parce que je suis aveugle. Je n'ose faire aucun mouvement, de peur de me noyer. Attendez, attendez, mon ami, repartit Collins. Quand je devrois me mouiller jusqu'aux os, je tâcherai de vous tirer de peine. Jetez-moi seulement votre bâton. L'aveugle alors jeta son bâton du côté d'où il entendoit venir la voix. Collins le ramassa; et, après avoir en un clin-d'œil dépouillé ses habits, il entra tout de suite dans l'eau, tâtonnant avec son bâton devant lui, de peur de descendre dans un endroit trop profond. Il

parvint bientôt jusqu'au pauvre malheureux, le prit par la main, et le ramena sur le bord. L'aveugle lui donna mille bénédictions, et le pria de le conduire au soleil pour sécher un peu ses hardes. Puis il lui dit de ne plus se mettre en peine sur son compte, et qu'il tâcheroit de trouver son chemin. Collins reprit alors ses vêtemens qu'il avoit laissés sur l'herbe, et se mit à marcher aussi vîte qu'il lui fut possible, afin de pouvoir être de retour avant la nuit. Il n'avoit pas fait deux cents pas, qu'il apperçut un pauvre matelot qui n'avoit plus de jambes, et qui se traînoit sur des béquilles. Que Dieu soit avec vous, mon petit garçon, lui cria le matelot. Je me suis trouvé en plusieurs combats contre nos ennemis, pour défendre la patrie; mais à présent je suis estropié, comme vous voyez : et je n'ai ni pain ni argent, quoique je meure de faim. Collins ne put résister à l'inclination qu'il se sentoit à le secourir, et lui donna le reste de ses provisions, en lui disant : Tenez,

mon pauvre ami, je ne puis vous donner de l'argent; mais voilà mon pain et un morceau de lard. C'est tout ce que j'ai, autrement vous en auriez davantage. Je ne vous demande qu'une chose, c'est de conduire jusqu'au premier village un pauvre aveugle que vous trouverez là-bas occupé à sécher ses habits au soleil: il va heureusement du même côté que vous. Allez, je vous en prie, j'aurois peur qu'il ne se perdît dans la campagne. J'y vais, j'y vais, répondit l'invalide. Quand je ne saurois pas que nous devons nous secourir les uns les autres, vous m'en auriez donné la leçon. Collins, plus tranquille, continua sa marche jusqu'à l'endroit où il avoit dessein d'aller. Il eut bientôt rempli sa commission, et il s'en retourna vers son village avec toute la diligence dont il étoit capable. Cependant, avant qu'il eût fait la moitié du chemin, la nuit commença à devenir obscure. Le pauvre enfant, croyant abréger sa route en prenant un chemin de traverse, se trouva tout-à-coup au

milieu d'un bois, où il erra long-temps sans pouvoir découvrir une route pour en sortir. Enfin, épuisé de fatigue, et mourant de besoin, il fut pris d'une si grande foiblesse, qu'il lui fut impossible d'aller plus avant. Il tomba au pied d'un arbre, et resta dans cette fâcheuse situation jusqu'à ce que le petit chien qui ne l'avoit pas quitté vint à lui en remuant la queue, en tenant à sa gueule un paquet qui faisoit du bruit en traînant sur les feuilles sèches. Collins le prit, et vit que c'étoit un mouchoir proprement attaché avec des épingles, qu'un voyageur avoit sans doute laissé tomber en traversant le bois. Il se hâta de l'ouvrir, et il y trouva un morceau de saucisson et du pain, qu'il se mit à manger de grand appétit, sans oublier pourtant son fidèle compagnon de voyage. Ce léger repas rétablit un peu ses forces; et il se leva en disant au petit animal : Si je t'ai donné à déjeûner, tu me donnes à souper. Je vois qu'un bienfait n'est jamais perdu, même lorsqu'on le rend

à un chien. Il voulut encore chercher à sortir du bois, mais ce fut inutilement. Il ne fit que se déchirer les jambes à travers les broussailles; et peu s'en fallut qu'il n'allât tomber dans un bourbier, où il en auroit eu jusqu'aux oreilles. Il alloit s'abandonner peut-être au désespoir, lorsque la lune, qui s'élevoit à l'horison, lui fit voir, à travers les arbres, qu'il n'étoit pas fort éloigné de la prairie qu'il avoit traversée le matin. Il courut aussitôt de ce côté, et reconnut bientôt le même cheval qu'il avoit empêché de s'étrangler avec son licol. Puisque je l'ai sécouru, dit-il, je puis bien à mon tour lui demander un bon office. Je n'ai qu'à monter sur son dos, et il me conduira jusqu'au bout de la prairie; ce sera autant de gagné sur la marche, car je n'en puis plus de lassitude. En disant ces mots, il alla vers le cheval, qui le laissa monter sur sa croupe sans regimber, comme s'il eût reconnu la voix et les caresses de son libérateur. Il le porta légérement l'espace d'environ

deux milles, jusqu'à l'entrée d'un sentier, où Collins ne manqua pas de se reconnoître, parce qu'il menoit tout droit au village. Il descendit alors de sa monture, qui regagna la prairie ; et Collins, en la voyant partir, se dit à lui-même : Si je n'avois pas sauvé la vie à ce pauvre animal, je ne l'aurois pas trouvé tout à point pour me porter, dans la fatigue où j'étois. Graces au ciel, me voilà tout près de chez moi. Il y aura bien du malheur si je n'y suis rendu dans un quart-d'heure. Hélas! le pauvre enfant! il se croyoit au bout de ses disgraces : mais il avoit encore un bien plus grand danger à courir. A peine avoit-il fait quelques pas dans le sentier, qui en ce moment étoit fort solitaire, que deux hommes, cachés derrière les arbres, coururent à lui, et l'arrêtèrent par le collet. Ils alloient se mettre en devoir de le dépouiller de ses habits : mais le petit chien mordit la jambe de l'un de ces voleurs avec tant de force, qu'il le contraignit d'abandonner sa proie pour se

mettre en défense contre lui. Au même instant on entendit une voix de tonnerre qui crioit : Où sont ces coquins, que nous les assommions ? Ce qui effraya tellement l'autre voleur, qu'il lâcha prise pour se sauver, et son compagnon le suivit. Collins, à qui la frayeur alloit faire perdre l'usage de ses sens, ranimé tout-à-coup par ce secours imprévu, leva les yeux, et vit que c'étoit le pauvre matelot à qui il avoit donné son dîner; et qui étoit porté sur les épaules de l'aveugle qu'il avoit sauvé du milieu des eaux. Eh quoi! c'est vous, mon petit ami, lui dit l'invalide en lui tendant les bras! Que je suis heureux d'en avoir cru ce que me disoit mon cœur! J'ai vu passer tout-à-l'heure ces deux hommes, qui parloient tout bas de dépouiller un enfant qu'ils savoient devoir revenir par ce chemin. Il m'a semblé vous reconnoître au signalement qu'ils en faisoient. J'aurois voulu voler pour vous défendre. Mais, hélas! maudites béquilles! je n'aurois jamais pu arriver

assez vîte, si le bon aveugle, que vous m'aviez donné à conduire, ne m'eût proposé de me porter sur son dos. Vous nous voyez transportés de joie d'avoir pu vous sauver, en reconnaissance de ce que vous avez fait pour nous. Allons, mets-moi vîte à terre, Barnaby, que j'embrasse ce cher enfan[illegible] Et moi aussi, ajouta l'aveugle, que [illegible]se contre mon cœur, puisque je [illegible] aux le voir. Collins se jeta dans leurs bras, et les remercia avec la plus vive tendresse du grand service qu'ils venoient de lui rendre. Il les pria de venir avec lui à la maison de son père, qui seroit charmé de voir les libérateurs de son fils. Il les reçut en effet avec une joie extrême, les retint à souper et à coucher, et les mit en fonds le lendemain pour continuer gaîment leur voyage. Pour le petit chien, Collins en prit soin aussi long-temps qu'il vécut; et jamais il n'oublia la nécessité de faire du bien aux autres, si nous voulons qu'ils nous en fassent à leur tour.

En vérité, s'écria Tommy en achevant sa lecture, je suis bien enchanté de cette histoire. Je ne serois point surpris qu'elle fût véritable. J'ai observé que tout ici, jusqu'aux animaux, semble aimer mon ami Sandford, parce qu'il est obligeant pour tout le monde. Je fus bien étonné, l'autre jour, de voir ce grand chien de notre voisin, qui semble toujours prêt à me mordre, venir à lui en rampant sur son ventre, et lui lécher les mains. Cela me fit souvenir de l'histoire d'Androclès et du lion. Ce chien, répondit M. Barlow, vous aimera bientôt vous-même, si vous lui faites en passant quelques amitiés; car rien n'égale la reconnoissance et la sagacité de ces animaux. Mais, puisque vous venez de lire l'histoire d'un enfant de bon naturel, Henri va vous en lire une d'un enfant qui avoit un caractère bien opposé. Henri prit alors le livre, et lut l'histoire suivante.

L'ENFANT

L'ENFANT

DE MAUVAIS NATUREL.

Il y avoit une fois un petit garçon, nommé Roberts, dont le père, malheureusement trop occupé du travail de plusieurs champs qu'il tenoit à ferme, avoit négligé de veiller à son éducation, et de le corriger de ses défauts. Par un triste effet de cette négligence, Roberts, qui, avec des soins attentifs, auroit pu devenir un enfant aimable et intéressant, devint, au contraire, hargneux, querelleur, et insupportable à tout le monde. Il lui arriva plus d'une fois d'être rudement battu pour ses impertinences, par des enfans plus grands que lui, souvent même par d'autres qui n'étoient pas si grands. Car, quoiqu'il

fût toujours prêt à faire des malices, sa poltronnerie lui ôtoit la moitié de ses forces; et son grand principe étoit qu'il ne falloit pas tant se confier à ses poings qu'à ses talens.

Il avoit élevé un jeune dogue, qui lui retraçoit l'image parfaite de son caractère. Léopard, c'étoit son nom, étoit bien l'animal le plus brouillon et le plus turbulent dont on puisse avoir l'idée. Il ne couroit point de cheval à son côté, qu'il ne se jetât entre ses jambes, aboyant après lui jusqu'à perdre haleine. Il se plaisoit à porter le trouble au milieu des troupeaux qu'il rencontroit sur sa route; et il ne tenoit qu'aux pauvres brebis de le prendre pour un loup, aux violentes morsures qu'elles en recevoient. Pour les voisins, ils aimoient mieux prendre un détour, que de passer devant la maison. Je vous laisse maintenant à juger vous-mêmes si tous ces procédés de la bête et de l'enfant étoient capables de bien disposer en leur faveur les honnêtes habitans du village.

Le père de Roberts étoit un jour sorti de bonne heure pour aller travailler jusqu'au soir dans une pièce de terre assez éloignée. Il avoit bien recommandé à son fils de ne pas s'écarter de la maison. Mais il en étoit à peine sorti, que Roberts imagina de profiter de son absence pour faire une de ses escapades ordinaires. Il prit un morceau de viande froide et du pain; et, ayant appelé son dogue Léopard, ils se mirent tous deux en campagne. Au bout d'une demi-heure de marche, il trouva un petit berger qui poussoit un troupeau de moutons vers une porte où il vouloit les faire entrer. Mon ami, lui cria le petit berger, arrêtez un moment, je vous prie, et retenez votre chien auprès de vous, de peur d'effaroucher mes moutons. Oh! oui, vraiment, lui répondit Roberts, j'ai bien le temps d'attendre ici toute la matinée, jusqu'à ce que tes bêtes et toi vous ayez défilé. Ne t'en mets pas en peine, je saurai bien me faire mon chemin;

je n'ai besoin que d'un seul mot: Pille, pille, Léopard. Léopard, à ce cri de guerre, se précipita tout au travers de la troupe effarée, aboyant à plein gosier, et mordant impitoyablement à droite et à gauche les tristes moutons, qui se dispersèrent de tous côtés, en poussant des bêlemens lamentables. Excité de plus en plus par son maître, Léopard trouvoit un cruel plaisir à redoubler ce désordre; mais son triomphe ne fut pas de longue durée. S'étant avisé d'attaquer un vieux bélier, qui avoit à lui seul plus de courage que tout le reste ensemble de la troupe, celui-ci, au lieu de s'enfuir, soutint bravement l'attaque, et donna un coup de tête si violent à son ennemi, qu'il le renversa les quatre jambes en l'air: puis, se jetant aussitôt sur lui, et le travaillant vigoureusement de ses cornes, il l'obligea de s'enfuir à demi-éreinté. Le mauvais petit garçon, qui n'étoit capable d'aimer rien au monde, s'étoit bien diverti de la frayeur du troupeau: mais la mé-

saventure de son chien lui sembla plus plaisante encore. Il en auroit ri plus long-temps, si le petit berger, perdant à la fin patience, n'eût pris un caillou, qu'il lui lança rudement à la poitrine. Roberts se mit alors à crier presque aussi fort que Léopard. Cependant, voyant venir à lui un homme qu'il imagina être le propriétaire du troupeau, il crut qu'il étoit de la prudence de suspendre ses clameurs pour s'esquiver à toutes jambes à travers un taillis fourré.

Il ne se fut pas plutôt mis en sûreté, que, la douleur du coup qu'il avoit reçu s'étant un peu calmée, mille dispositions malicieuses se réveillèrent à la fois dans son esprit; et il ne songea plus qu'à les satisfaire à la première occasion. Elle ne tarda pas long-temps à se présenter. En sortant du bois, il apperçut une petite fille assise sur une pierre, avec un grand pot de lait à ses pieds. Ah! vous venez bien à propos, lui cria-t-elle en le voyant. Aidez-moi, je

vous prie, à charger ce pot sur ma tête. Ma mère m'a envoyé chercher du lait à un mille d'ici; et je me suis sentie si fatiguée, qu'il a fallu m'arrêter un moment pour me reposer. Mais il commence à se faire tard. Si je ne retourne au plus tôt à la maison, ma mère sera fâchée contre moi; et de plus nous courons le risque de n'avoir pas de gâteau au riz à notre dîner.

ROBERTS.

Oh! ce seroit dommage. Vous aimez donc bien le gâteau au riz, mamselle?

LA PETITE FILLE.

Ah! si je l'aime! Vous me faites venir l'eau à la bouche, rien que de m'en parler. Et puis ce n'est pas pour moi seule que je m'en réjouis.

ROBERTS.

Et pour qui donc encore, s'il vous plaît?

LA PETITE FILLE.

C'est que mon grand-père Arthur et mon oncle Williams doivent venir dîner à la maison avec toute leur fa-

mille; et je serai bien aise de régaler mes petits cousins.

ROBERTS.

Voilà un repas qui promet d'être fort joyeux.

LA PETITE FILLE.

Oh! je vous en réponds. Nous allons tous nous divertir comme des gens de noces. Mais le temps presse. Aidez-moi, je vous prie, à charger mon pot au lait: je vous en serai bien obligée. Voulez-vous, mon petit ami?

ROBERTS.

C'est de tout mon cœur. J'aime que les petites demoiselles se réjouissent.

Il prit aussitôt le pot au lait par les deux anses, et le mit sur la tête de la petite fille, au-dessus du coussinet qu'elle avoit fait avec son mouchoir. Mais, au moment où elle levoit une de ses mains pour le tenir, il fit comme si une pierre l'eût fait trébucher; et, donnant une secousse à la pauvre enfant, il lui fit perdre l'équilibre; et le pot au lait tomba à ses pieds. Elle se mit à

crier et à verser un torrent de larmes; mais le méchant petit garçon s'en alla, riant à gorge déployée, en lui disant: Adieu, mamselle; mes complimens, je vous prie, à votre grand-père Arthur et à votre oncle Williams. N'oubliez pas sur-tout de donner du gâteau au riz à vos petits cousins.

Encouragé par le succès de cette odieuse malice, faite si lâchement à une petite fille qui n'étoit pas en état de lui résister, il marcha vers une pelouse, où il voyoit de loin de petits garçons s'amuser à pousser une balle. C'étoit moins pour se divertir dans leur société, que pour leur jouer quelque mauvais tour. Il les pria d'une manière hypocrite de le mettre de leur partie. Ceux-ci ne demandoient pas mieux que d'avoir un nouveau compagnon, et ils le reçurent volontiers. Il joua d'abord de bonne intelligence avec eux. Mais quand ce fut à lui de pousser la balle, au lieu de la jeter du côté qu'il falloit, il l'envoya, comme par mal-adresse, dans un



Adieu, mamselle, mes complimens, je vous prie, à votre grand-père Arthur et à votre oncle Williams.

fossé bourbeux, qui étoit à quelque distance. Les petits garçons y coururent avec empressement pour savoir ce qu'elle étoit devenue. Roberts attendit qu'ils fussent tous sur le bord du fossé. Alors, passant en cachette derrière eux, il en poussa un violemment contre son voisin, qui se renversa sur un autre, et celui-ci sur le reste de la troupe qui étoit immédiatement sur le bord; en sorte qu'en voulant se retenir les uns les autres, ils tombèrent tous ensemble dans le fossé. Ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'ils vinrent à bout d'en sortir, couverts de fange des pieds jusqu'à la tête. Leur premier mouvement fut de se réunir contre leur ennemi commun, pour le punir de son indigne conduite. Mais Léopard, se mettant devant son maître leur montra les dents avec tant de furie, qu'ils furent obligés de renoncer à leur juste vengeance; et Roberts fit ainsi retraite, avec la cruelle joie d'avoir commis impunément une nouvelle méchanceté.

c'est toi, petit voleur, lui cria celui-ci. Te voilà donc pris à la fin! Tu croyois pouvoir venir tous les jours me voler mes pommes sans être découvert! Qu'en penses-tu maintenant? Tu vas me payer une fois pour toutes. Il fit alors lâcher prise à son chien, qui n'en vouloit guère démordre; mais, retenant son voleur par le pied, et le trouvant dans la posture la plus favorable à ses vues, il se mit à le frapper rudement avec un fouet qu'il tenoit à la main. Roberts eut beau demander grace, en protestant que c'étoit pour la première fois; le fermier, qui prenoit cette excuse pour un mensonge, n'en fut que plus vivement irrité, et lui demanda comment il s'appeloit, et où demeuroit son père. Il fallut bien dire son nom; et, lorsque le fermier l'entendit: Quoi! s'écria-t-il, tu es ce coquin qui fait des malices à tout le pays! Ne seroit-ce pas toi qui as effarouché ce matin mon troupeau, malgré les prières de mon fils; ce qui nous a donné tant de peine pour le rassembler? Voyons, voyons

voyons ta scélérate figure. Oui, effectivement, je te reconnois. Tu m'as échappé tout-à-l'heure, mais je te tiens bien à présent. En disant ces mots, il recommença à le battre encore plus fort qu'auparavant, en dépit de tous ses cris. Enfin, lorsqu'il crut l'avoir assez puni, il le fit repasser à coups de pied par son trou, et lui dit qu'il revint encore effrayer ses moutons et voler ses pommes, s'il trouvoit la récompense de son goût. Roberts s'en alla poussant des cris de rage, et versant des larmes de désespoir. Il sentit alors qu'il ne faut pas se flatter d'offenser long-temps les autres impunément. Cette dure leçon lui fit prendre le parti de s'en retourner tranquillement chez lui; mais il n'avoit pas encore reçu la peine de toutes ses mauvaises actions de la journée. Au moment où il tournoit le coin d'un petit sentier qui alloit aboutir à une priairie, il se trouva tout-à-coup au milieu de cette troupe d'enfans avec lesquels il en avoit si mal agi sur le bord du fossé. Ils poussèrent

tous un cri de joie en voyant leur ennemi livré à leur vengeance sans le secours de son chien. Ils commencèrent à le persécuter de mille différentes manières. L'un lui tiroit les cheveux, un autre lui pinçoit les oreilles, celui-ci lui houspilloit les jambes avec son mouchoir, celui-là lui jetoit au visage des poignées de boue. En vain Roberts voulut prendre son recours ordinaire dans la fuite; ils le suivoient en l'accablant de huées et d'une grêle de cailloux. Au milieu de ce cruel embarras, il vint à passer auprès du pauvre âne qu'il avoit tourmenté si méchamment, et qui portoit encore sous sa queue le paquet d'épines. Roberts, dans l'espérance de se dérober plus promptement à ses ennemis, s'élança lestement sur son dos. Il n'eut pas besoin de presser sa course. Effrayé des cris des enfans, l'âne se mit à trotter de toutes ses jambes; et Roberts se vit bientôt hors de la portée de ses persécuteurs. Mais il n'eut pas beaucoup de sujet de se féliciter de sa fuite; car,

lorsqu'il voulut arrêter son coursier, le pauvre animal, qui se sentoit toujours aiguillonné par les épines, ne fit que redoubler de vîtesse, emportant Roberts à travers les ronces et les branches qui lui déchiroient le visage. Enfin, il ne s'arrêta que devant la porte de son écurie, et il se mit alors à bondir et à ruer avec tant de furie, que Roberts fut jeté à terre, et se cassa la jambe dans sa chûte. Ses cris désespérés firent aussitôt accourir tous les habitans d'une maison voisine, parmi lesquels se trouvoit la petite fille dont il avoit cassé le pot au lait. Heureusement pour lui, elle étoit d'un aussi bon naturel que le sien étoit méchant. Bien loin d'insulter à son infortune, elle et ses petits cousins en prirent pitié, et ils aidèrent leurs parens à le transporter et à le mettre au lit. C'est là que le malheureux Roberts eut tout le loisir de faire réflexion sur sa mauvaise conduite, qui, dans l'espace d'un seul jour, venoit de lui attirer tant de maux; et il se promit bien à lui-même que s'il

pouvoit se rétablir de son accident, il seroit aussi empressé de faire le bien, qu'il l'avoit été jusqu'alors de commettre toute espèce de méchancetés.

Lorsque l'histoire fut achevée, Tommy dit qu'il étoit bien singulier de voir combien les deux enfans avoient eu des aventures diverses. Le premier étoit d'un bon caractère, et tout ce qu'il rencontroit se déclaroit son ami, et lui faisoit du bien; l'autre, qui étoit d'un méchant naturel, se faisoit un ennemi de tout le monde, et ne trouvoit que des disgraces et des malheurs. Personne n'avoit eu pitié pour ses maux, si ce n'est la petite fille qui l'avoit assisté à la fin; ce qui étoit fort humain de sa part, après le tour indigne qu'il venoit de lui jouer. Votre observation est très-juste, dit M. Barlow : on ne se fait point aimer sans aimer les autres; et l'on n'est point heureux sans leur faire du bien. En montrant une affection sincère à ceux qui nous entourent, nous goûtons, dans leur amitié, le plaisir le plus cher à un cœur sensi-

ble, et, en les obligeant, nous travaillons à notre propre bonheur; car nous pouvons avoir aussi besoin de leurs services. Cela est vrai, dans quelque situation brillante que l'on soit, et quelque solide qu'elle paroisse. On voit tous les jours des hommes précipités par la fortune des rangs les plus élevés, réduits à la merci de ceux qui se trouvoient à une distance infinie au-dessous d'eux. Je pourrois vous faire part d'une histoire à ce sujet. Mais vous avez assez lu pour aujourd'hui. Il est temps que vous alliez faire un peu d'exercice.

TOMMY.

Oh! monsieur, encore cette histoire, je vous prie. Il me semble maintenant que je pourrois lire toute la journée sans m'ennuyer.

M. BARLOW.

Non, s'il vous plaît, mon ami. Chaque chose doit avoir son tour. Il faut maintenant aller travailler dans le jardin.

TOMMY.

En ce cas-là, monsieur, puis-je vous demander une grace?

M. BARLOW.

Voyons. De quoi s'agit-il? Si je puis vous l'accorder, j'en aurai autant de plaisir que vous-même.

TOMMY.

Ne pensez-vous pas qu'un homme devroit savoir faire tout ce qui peut lui servir un jour?

M. BARLOW.

Sans doute. Plus il acquiert de connoissances, et plus il se ménage de ressources contre les malheurs.

TOMMY.

Eh bien! monsieur, Henri et moi, nous avons imaginé de bâtir une maison.

M. BARLOW.

A la bonne heure. Mais avez-vous rassemblé tous les matériaux qui vous sont nécessaires, comme des briques et du mortier?

TOMMY, *en souriant.*

Oh ! nous saurons bien nous bâtir une maison sans mortier ni briques.

M. BARLOW.

Et de quoi voulez-vous donc la faire ? De cartes.

TOMMY.

Quoi ! monsieur ; est-ce que vous nous croyez encore assez enfans pour nous amuser à bâtir des châteaux de cartes ? Oh que non ! Nous voulons élever une maison véritable, où nous puissions habiter. S'il nous arrive quelque jour d'être jetés sur une côte déserte, comme ces pauvres gens dont nous avons lu l'histoire, au moins serons-nous en état de nous procurer les choses les plus nécessaires à la vie, jusqu'à ce qu'il vienne un vaisseau pour nous prendre, et même de nous en passer, s'il n'en venoit pas.

M. BARLOW.

Je crois qu'il est fort sage de se préparer contre tout événement, car on ne sait pas ce qui peut arriver dans le cours

de la vie. Mais revenons à votre maison. Que vous faut-il pour la construire ?

TOMMY.

La première chose dont nous ayons besoin, c'est du bois, et une hache pour le tailler.

M. BARLOW.

Vous aurez tout le bois qui vous sera nécessaire; mais, pour la hache, avez-vous jamais appris à vous en servir ?

TOMMY.

Non, monsieur.

M. BARLOW.

En ce cas, je crains de vous en donner une, parce que c'est un outil fort dangereux, et que si vous n'avez pas l'habitude de le manier, vous pourriez vous blesser cruellement; mais il y a un parti à prendre. Vous n'aurez qu'à me dire ce que vous voudrez faire; et moi, qui ai plus de force que vous, et qui m'entends mieux à faire usage de cet instrument, je le ferai à votre place.

TOMMY.

Je vous remercie, monsieur; vous avez bien de la bonté.

M. BARLOW.

Je n'y mets qu'une condition. C'est que vous ne me demanderez mon avis sur rien. Je suivrai vos instructions à la lettre, même quand je verrois que vous me faites aller tout de travers. Je veux voir comment vous vous y prendrez.

TOMMY.

Eh bien! soit, monsieur. Nous prenons sur nous seuls la conduite de l'édifice. Nous aurons ou l'honneur ou la honte de l'ouvrage.

M. Barlow alla prendre une hache; et ses deux élèves le menèrent dans un petit taillis, qui s'élevoit au bout du jardin. Ils choisirent eux-mêmes les arbres les plus droits, qui pouvoient leur donner des perches de huit pieds de hauteur. M. Barlow eut la bonté de les abattre, et de les aiguiser ensuite par un bout, pour qu'ils pussent être fichés dans la terre. A mesure qu'ils étoient tail-

lés, Henry et son camarade les transportoient dans le jardin. Tommy, oubliant absolument qu'il étoit gentilhomme, ne mettoit plus son orgueil que dans le travail.

Après avoir choisi leur emplacement au pied d'une petite colline, pour que leur habitation fût plus chaude et mieux abritée, ils en tracèrent d'abord l'enceinte, qui pouvoit avoir à-peu-près dix pieds de long et huit pieds en largeur. Ils creusèrent ensuite des trous, où ils établirent de leur mieux les piquets à un pied de distance l'un de l'autre, avec la précaution de laisser un espace vide au milieu pour y placer la porte. Leurs piquets une fois établis, ils rassemblèrent toutes les menues branches qu'on avoit séparées de la tige des arbres, et ils les entrelacèrent adroitement, de manière à former une espèce de claie, aussi serrée qu'il leur fut possible de le faire. Ce travail, comme on l'imagine aisément, leur coûta plusieurs jours. Mais, comme ils voyoient à chaque instant le progrès

de leur ouvrage, leur ardeur ne se ralentit point; et Tommy, en le voyant achevé, en eut autant de joie que s'il fût parvenu à fonder un grand empire.

Le succès de son établissement ne lui fit pourtant pas oublier l'histoire que lui avoit promise M. Barlow; et la voici telle qu'ils la lurent ensemble le lendemain.

LE TURC RECONNOISSANT.

Un corsaire vénitien s'étant emparé d'un vaisseau turc, le capitaine conduisit tous les prisonniers à Venise ; et, suivant une coutume barbare, il les fit vendre dans la place publique. Un de ces esclaves tomba entre les mains d'un marchand, dont la maison touchoit au palais du riche sénateur Contarini, qui n'avoit qu'un seul fils, appelé Francisco. Ce jeune enfant, toutes les fois qu'il passoit devant la boutique où travailloit l'esclave, s'arrêtoit pour le considérer. Hamet, c'étoit le nom du pauvre Turc, remarquant sur le visage de l'enfant des traits qui annonçoient un caractère doux et humain, le saluoit toujours avec des marques d'amitié. Ils trouvèrent bientôt l'un et l'autre le plus grand plaisir à se voir. Francisco ne laissoit plus passer un seul jour

jour sans visiter Hamet, et sans lui apporter tous les petits présens qu'il étoit en son pouvoir de lui offrir. Mais, quoique Hamet parût toujours recevoir avec plaisir les innocentes caresses de son petit ami, Francisco ne put s'empêcher d'observer qu'il étoit souvent fort chagrin; et il surprenoit quelquefois des larmes dans ses yeux, malgré ses efforts pour les cacher. Il en fut tellement ému, qu'il en parla un jour à son père, et le supplia, si la chose étoit en sa puissance, de rendre heureux le pauvre esclave. Contarini, qui aimoit beaucoup son fils, et qui avoit de plus observé qu'il ne lui demandoit jamais rien que par le mouvement d'un cœur généreux, lui promit de voir lui-même le Turc, et de s'informer du sujet de sa tristesse. Il l'alla trouver en effet dès le lendemain; et, après l'avoir regardé quelque temps en silence, il fut frappé d'un caractère extraordinaire de noblesse qui éclatoit sur sa physionomie. Êtes-vous, lui dit-il enfin, ce Hamet que mon fils aime si tendrement, et dont

il me parle tous les jours avec tant de transport ? Oui, répondit le Turc ; vous voyez ce malheureux qui, depuis trois ans, languit dans l'esclavage. Dans tout cet intervalle, Francisco, si vous êtes son père, est la seule créature humaine qui ait paru avoir senti quelque pitié de mon infortune. C'est aussi le seul objet auquel je sois attaché dans cette malheureuse contrée. Je prie tous les jours cet Être suprême, qui est également le dieu des Chrétiens et des Turcs, de le préserver sur-tout de l'état affreux où je suis tombé. Je vous suis obligé pour mon fils, reprit Contarini, quoique, dans la situation où l'appelle sa naissance, il ne paroisse pas trop exposé au péril que vos prières cherchent à détourner de lui. Mais, dites-moi, car je desire de vous faire du bien, en quoi puis-je vous secourir ? Mon fils me dit que vous êtes en proie à des regrets continuels. Quelle peut en être la source ? Est-il étonnant, répondit Hamet avec le transport d'une noble indignation qui anima soudain sa

physionomie, est-il étonnant que je m'afflige en silence, et que je déplore ma destinée, quand je suis privé du premier et du plus noble présent de la nature, la liberté ? Et cependant, s'écria Contarini, combien de milliers de personnes de notre nation ne retenez-vous pas dans les fers ! Je ne vous accuse point de la barbarie de vos compatriotes, répliqua Hamet, pourquoi voulez-vous me rendre responsable de l'inhumanité des miens ? Quant à moi, je n'ai jamais pratiqué l'exécrable coutume d'enchaîner mes semblables. Jamais je n'ai dépouillé de Vénitiens de leurs richesses pour accroître les miennes. J'ai toujours respecté les droits de l'humanité ; et je n'en ressens que plus vivement la douleur de les voir si indignement violés à mon égard. Ici quelques larmes s'échappèrent de ses yeux, et se répandirent sur ses joues. Cependant il se rendit bientôt maître de sa foiblesse ; et, croisant ses bras sur son estomac, et baissant doucement la tête : Dieu est bon, s'écria-t-il, et l'homme

doit se soumettre à ses décrets. Contarini fut touché de cette noble résignation, et lui dit : Hamet, je suis attendri de vos malheurs, et je serai peut-être en état de les adoucir. Que feriez-vous pour recouvrer votre liberté ? Ce que je ferois, répondit Hamet ? J'atteste le ciel que j'affronterois tous les périls qu'il est au pouvoir de l'homme de surmonter. Eh bien ! reprit Contarini, si votre courage répond à l'idée que j'en ai conçu, votre délivrance est assurée. Je n'ai qu'une seule épreuve à vous proposer. Quelle est-elle, quelle est-elle, s'écria le Turc impatient ? Placez la mort devant moi sous les formes les plus horribles, et si vous me voyez balancer... Doucement, doucement, reprit Contarini, on pourroit nous entendre. Parlons plus bas, et prêtez-moi toute votre attention. J'ai dans cette ville un ancien ennemi, qui a rassemblé sur moi toutes les injures qui peuvent blesser le plus cruellement le cœur d'un homme. Il est aussi brave qu'orgueilleux; et j'avoue que la réputa-

tion de sa valeur m'a fait craindre, jusqu'à ce jour, de poursuivre ma vengeance. Mais vous, Hamet, votre regard décidé, votre contenance imposante, et la fermeté de vos discours, tout me persuade que vous êtes né pour les entreprises les plus hasardeuses. Prenez ce poignard. Aussitôt que les ombres de la nuit envelopperont la ville, je vous conduirai moi-même dans un lieu où vous pourrez regagner votre liberté, en vengeant votre libérateur.

A cette proposition, le dédain et la honte éclatèrent dans les yeux enflammés de Hamet. La colère le priva quelques instans de l'usage de la parole. Enfin, élevant ses bras autant que la longueur de ses chaînes put le lui permettre, il s'écria d'une voix indignée : Puissant prophète, voilà donc les hommes auxquels vous permettez que vos fidèles sectateurs soient asservis ! Sors de ma présence, indigne chrétien, et sache que Hamet ne feroit pas l'exécrable métier d'assassin pour toutes les richesses de

Venise, pas même pour racheter de la mort son père et ses enfans. A cette réponse, Contarini, sans paroître confus, lui dit qu'il se reprochoit de l'avoir offensé, mais qu'il avoit cru que la liberté lui étoit plus chère. Quoi qu'il en soit, ajouta-t-il en le quittant, vous réfléchirez sur ma proposition ; et peut-être demain aurez-vous changé de pensée. Hamet se détourna sans daigner lui répondre ; et Contarini rentra dans son palais.

Il revint de bonne heure le lendemain, accompagné de son fils ; et, abordant Hamet avec douceur, il lui tint ce discours : La proposition que je vous fis hier dut peut-être vous étonner dans la première chaleur. Je viens aujourd'hui la discuter plus froidement avec vous ; et je ne doute pas que, lorsque vous aurez entendu mes raisons... Chrétien, interrompit Hamet d'une voix sévère, mais calme, cessez d'insulter un malheureux par des discours plus cruels encore pour lui que les horreurs de la servitude. Si

votre religion vous permet des actions pareilles à celle que vous me proposez, apprenez qu'elles sont abominables aux yeux d'un vrai musulman. C'est pourquoi rompons, dès ce jour, tout commerce, et soyons pour jamais étrangers l'un à l'autre. Non, non, répondit Contarini en jetant ses bras autour du cou de Hamet, soyons plutôt unis dès ce moment, et pour toute la vie. Musulman généreux! dont la vertu peut éclairer les chrétiens même, l'amitié que vous aviez inspirée à mon fils m'avoit d'abord intéressé à votre destinée. Mais, dès le premier instant où je vous vis hier, je résolus de vous rendre la liberté. Pardonnez-moi une épreuve inutile de vos sentimens, qui n'a fait que vous élever plus haut dans mon estime. Le cœur de Contarini est aussi loin des projets de meurtre et de trahison que celui de Hamet lui-même. Soyez libre dès ce jour. Votre rançon est déjà payée, sans autre obligation que de vous souvenir à jamais de l'amitié de cet enfant, qui vous serre entre ses bras.

Lorsqu'à l'avenir vous verrez un chrétien soupirer dans les chaînes des Turcs, puissiez-vous penser à Venise!

Qui pourroit peindre les mouvemens de surprise et les transports de reconnoissance que fit éclater Hamet, en entendant ce discours! Je ne répéterai point, dans la crainte de l'affoiblir, ce qu'il dit à ses bienfaiteurs. Il suffira de savoir qu'il fut mis ce jour même en liberté; que Contarini l'adressa au capitaine d'un vaisseau prêt à faire voile vers une des îles de la Grèce, et le força d'accepter une bourse pleine d'or pour les dépenses de son voyage. Ce ne fut pas sans un extrême regret que Hamet se sépara de son jeune ami, dont l'affection généreuse avoit fait rompre ses fers. Il l'embrassa avec des transports inexprimables de tendresse, le baigna de ses larmes, et pria ardemment le ciel de répandre sur lui toutes ses bénédictions.

Six mois environ après cette aventure, un incendie subit éclata dans le palais de Contarini. Ce fut dans le temps de la

nuit où le sommeil est le plus profond; et personne ne s'en apperçut que lorsque presque tout le bâtiment fut enveloppé dans les flammes. Les domestiques, effrayés, eurent à peine le temps de réveiller le sénateur, et de le faire descendre. Il ne fut pas plutôt au bas de l'escalier, que le plancher de son appartement s'effondra, et tomba avec un bruit horrible au milieu de mille tourbillons de feux et de fumée. Mais si Contarini se félicita un moment de leur avoir échappé, ce fut pour s'abandonner l'instant d'après au plus violent désespoir, lorsqu'il apprit que son fils, qui dormoit dans une partie plus élevée du palais, avoit été oublié dans le tumulte général, et se trouvoit encore au milieu de l'incendie. Ce n'est pas avec des paroles que l'on pourroit décrire les tourmens dont ce père tendre fut déchiré à cette nouvelle. Il se seroit précipité à travers les feux dévorans, s'il n'eût été retenu par ses domestiques. Dans l'accablement de son désespoir, il eut encore assez de force

et de voix pour offrir la moitié de sa fortune à l'homme intrépide qui hasarderoit sa vie pour sauver celle de son enfant. Comme il passoit pour l'un des plus riches habitans de Venise, plusieurs échelles furent dans un instant dressées contre les murs; et quelques aventuriers, excités par la grandeur de la récompense, osèrent tenter l'entreprise. Mais bientôt la violence des flammes qui sortoient avec impétuosité par les fenêtres, les charbons enflammés, et les décombres qui tomboient de tous côtés, les firent descendre précipitamment. Le malheureux Francisco, qui parut en ce moment sur le comble, étendant ses bras, et implorant du secours, paroissoit être dévoué à une destruction inévitable. A ce spectacle, Contarini perdit tout-à-coup l'usage de ses esprits, et tomba dans un état d'insensibilité. Mais, dans ce moment d'horreur, un homme se précipite à travers la foule, monte sur la plus haute des échelles, avec une audace qui annonce qu'il est résolu de périr, s'il ne réussit;

et, en un clin-d'œil, il a disparu à tous les regards. Un tourbillon de fumée et de flamme, qui soudain éclata dans le même endroit où il venoit de s'élancer, avoit déjà fait craindre à tous les spectateurs qu'il ne fût la victime de son courage, lorsque tout-à-coup on le vit reparoître, tenant l'enfant dans ses bras, et descendre le long de l'échelle, sans avoir éprouvé aucun accident. Un concert de cris d'admiration et de joie retentit alors dans toute la place. Mais qui pourroit donner une foible idée des sentimens du père désolé, lorsqu'en recouvrant ses esprits, il vit son fils sain et sauf dans ses bras! Après lui avoir prodigué les premières effusions de sa tendresse, il demanda quel étoit son sauveur. On lui montra un homme d'une noble stature, mais couvert de misérables vêtemens. Son visage étoit si baigné de sueur et si obscurci par la fumée, qu'il étoit impossible de distinguer ses traits. Contarini cependant se jeta avec transport sur son sein; et, lui présentant une bourse pleine d'or, le

supplia de l'accepter pour le moment, jusqu'à ce qu'il pût lui remettre, dès le lendemain, le reste de la récompense promise. Non, non, répondit l'étranger, ce n'est pas à vous, généreux Contarini, que je vends mes services. Ma vie vous appartenoit déjà lorsque je l'ai hasardée. Juste ciel! s'écria celui-ci, quelle est cette voix! Je la reconnois. C'est lui, c'est lui, sans doute. Oui, mon père, s'écria soudain à son tour le jeune Francisco en se précipitant dans les bras de son libérateur, c'est le brave Hamet, c'est mon ami. C'étoit lui-même, en effet, qui étoit debout devant eux, dans les mêmes habits qu'il portoit six mois auparavant, lorsque la générosité du sénateur l'avoit délivré de l'esclavage. Rien ne peut égaler la surprise, la joie et la reconnoissance de Contarini. Mais comme ils étoient environnés d'une foule immense de peuple, il pria Hamet de le suivre dans la maison de l'un de ses amis; et, lorsqu'ils furent seuls, il l'embrassa tendrement, et lui demanda par quel hasard

sard extraordinaire il étoit devenu une seconde fois esclave, en lui faisant un doux reproche de ne l'avoir pas instruit de sa nouvelle captivité. J'en rends graces au ciel, répondit Hamet, puisqu'elle m'a donné l'occasion de vous témoigner que je ne suis pas indigne de ce que vous avez fait pour moi, et de sauver la vie de ce cher enfant, que j'estime mille fois plus que la mienne. Je n'ai point voulu abuser une seconde fois de votre bienfaisance; mais il est temps aujourd'hui que mon bienfaiteur soit instruit de toute la vérité. Sachez donc que, lorsque je fus fait prisonnier par l'un de vos vaisseaux, mon père, sous un autre maître, éprouva, ainsi que moi, les horreurs de l'esclavage. C'étoit sa seule destinée qui me faisoit souvent répandre les larmes qui m'attirèrent l'attention de votre fils. Lorsque vos mains brisèrent mes fers, je volai vers le chrétien qui avoit acheté mon père; je lui représentai que son esclave étoit infirme, et déjà affoibli par l'âge; et que j'étois, moi, jeune et vi-

goureux. Je m'offris de le remplacer dans sa servitude. En un mot, j'obtins de son maître que mon père fût renvoyé pour moi dans le même vaisseau où vous aviez préparé mon passage, sans lui faire cependant connoître l'origine de sa liberté. Depuis ce temps, je suis resté ici esclave volontaire, pour sauver l'auteur de mes jours, et acquitter envers lui la dette sacrée de la nature.

A ce trait si touchant, Henri, qui avoit eu déjà beaucoup de peine à retenir ses larmes, les laissa couler avec une telle abondance; et Tommy lui-même fut si vivement affecté, que M. Barlow leur dit qu'il falloit interrompre ici leur lecture, et chercher à se distraire par quelqu'autre occupation. Ils allèrent en conséquence dans le jardin pour reprendre leur édifice. Mais quelle fut leur consternation, en voyant le triste état où se trouvoit une entreprise qui leur avoit coûté tant de soins et de travaux! Il venoit de s'élever un vent fougueux, qui, soufflant de

toute sa violence contre leur cabane, encore mal affermie sur ses frêles appuis, l'avoit mise de niveau avec la terre. Tommy fut prêt à verser des larmes de dépit, à l'aspect de ces monceaux de ruines confusément épars autour de lui. Mais Henri, qui supportoit sa disgrace avec plus de philosophie, lui dit de ne pas se mettre en peine, que le dommage pouvoit aisément se réparer, et que cet accident étoit venu fort à propos pour leur apprendre à donner des fondemens plus solides à leur construction. Oui, je le vois, ajouta-t-il, tout le mal vient de n'avoir pas enfoncé assez avant dans la terre ces piquets qui soutiennent notre cabane. Il ne faut pas s'étonner que le vent, ayant eu tant de prise contre elle, en l'attaquant par son côté le plus large, l'ait si promptement renversée. Je me souviens, maintenant que j'y pense, d'avoir vu les maçons, en commençant un bâtiment, creuser dans la terre à une grande profondeur, pour y jeter

des fondemens inébranlables. Ainsi donc, si nos piquets étoient bien affermis, je pense que cela produiroit le même effet; et nous n'aurions plus rien à craindre à l'avenir de toutes les malices du vent, quand il seroit même un peu plus fort que celui qui vient de nous jouer un si mauvais tour. M. Barlow étant venu les joindre en ce moment, ils lui racontèrent leur malheur, et lui firent part de l'expédient qu'ils avoient imaginé pour s'en garantir dans la suite. Il approuva beaucoup cette idée; et, comme ils étoient trop petits pour atteindre jusqu'à l'extrémité des piquets, il leur offrit tous ses secours. Il alla soudain chercher un gros maillet de bois, avec lequel il frappa sur le bout des piquets, et les enfonça assez avant dans la terre pour qu'il ne restât plus le moindre danger de les voir renversés par le vent. Encouragés par cette espérance, nos deux petits ouvriers s'appliquèrent si constamment à leur entreprise, qu'en peu de jours ils eurent réparé le dom-

mage, et remis la cabane au même point qu'elle étoit avant l'accident.

Tous les côtés de l'édifice étant achevés, il ne restoit plus qu'à lui donner une couverture. Pour cet effet, ils prirent des perches, qu'ils mirent en travers l'une près de l'autre au-dessus du bâtiment, dans le sens où il étoit le plus étroit; et sur ces perches ils étendirent de la paille en plusieurs couches; en sorte qu'ils imaginèrent avoir une cabane qui les mettroit entièrement à l'abri des injures du temps. Mais par malheur ils furent encore trompés dans cette idée. Une violente averse de pluie étant survenue au moment où ils croyoient avoir couronné leur ouvrage, ils allèrent avec confiance se réfugier dans la cabane. Ils eurent en effet le plaisir de se féliciter pendant quelques instans de se trouver si bien à couvert. Peu à peu cependant la paille s'étant tout-à-fait pénétrée, l'eau commença bientôt à tomber dans l'intérieur, non en gouttes menues, mais par grosses

gouttières. Henri et Tommy supportèrent d'abord avec assez de courage cet inconvénient imprévu; mais il augmenta au point qu'ils furent obligés de lui céder, et d'aller chercher un meilleur abri dans la maison. C'est là qu'après avoir mûrement réfléchi sur la cause de leur nouvelle disgrace, Tommy s'écria, d'un air important, qu'il l'avoit devinée, et qu'il ne falloit l'attribuer qu'à ce qu'ils n'avoient pas mis encore assez de paille sur la couverture. Il me semble, dit Henri d'un ton plus modeste, qu'on pourroit en trouver une autre raison. Je viens de me rappeler que toutes les maisons que j'ai vues ont leur toit en pente, apparemment pour que la pluie en découle à mesure qu'elle y tombe: au lieu que la couverture de notre cabane étant tout-à-fait plate, elle a dû retenir toute la pluie qu'elle a reçue; et il a bien fallu que l'eau, après avoir filtré entre les brins de paille, tombât en-dessous. Tommy fut obligé de convenir que son

ami avoit rencontré, plus juste que lui dans la découverte du principe du mal. Il ne s'agissoit plus que de réunir leurs idées pour y chercher un remède. Voici celui qu'ils jugèrent à propos d'employer.

Après avoir pris bien exactement leurs mesures pour que tous les piquets qu'ils avoient fichés en terre fussent de la même hauteur, ils prirent des perches qu'ils coupèrent d'une longueur égale. Ils les attachèrent chacune par un bout à leurs piquets, et l'autre bout ils le firent rencontrer, en l'élevant dans le milieu, avec celui de la perche qui étoit attachée tout vis-à-vis de l'autre côté de la cabane, comme deux cartes que les enfans réunissent par le haut, en commençant leur château. Par ce moyen ils formèrent une charpente semblable, en petit, à celles que nous voyons sur les maisons, avant qu'on les couvre de tuiles ou d'ardoises. Ils placèrent ensuite d'antres perches en travers de celles-ci, en forme de treillage, pour leur

donner plus de solidité. Puis enfin ils y mirent une couvertue de paille avec des lattes et des chevilles pour la bien maintenir. Cette opération finie, ils virent avec joie qu'ils pouvoient se vanter d'avoir une très-bonne maison. Seulement les côtés n'étant formés que de branches entrelacées, cette cloison légère ne mettoit pas assez à l'abri des incursions du vent. Henri, en sa qualité de principal architecte, se chargea d'y remédier. Il se procura de la terre grasse, il la détrempa avec un peu d'eau; et, en y ajoutant un peu de paille menue, il fit un excellent torchis dont il revêtit sa cloison, soit en-dedans, soit en-dehors. L'air ne trouva alors plus d'entrée pour pénétrer dans la cabane; et, avec une bonne porte qu'on y plaça, elle devint presque aussi close que si on l'eût bâtie en pierres de taille.

Il s'étoit déjà passé quelque temps depuis que les grains de froment avoient été semés dans le jardin; et ils commençoient à pousser avec tant de vi-

gueur, que leurs tiges formoient sur la terre un riche tapis de verdure. Tommy ne laissoit passer aucun jour sans les visiter. Il remarquoit avec la plus vive satisfaction leur croissance rapide. Maintenant, dit-il à Henri, je crois que nous serions en état de pourvoir à notre subsistance, si nous étions jetés sur une île déserte. Il est vrai, répondit Henri : nous avons déjà satisfait aux besoins les plus pressés ; mais il faudroit nous donner encore quelque chose à manger avec notre pain.

M. Barlow avoit derrière sa maison un verger planté des plus beaux arbres à fruits. Il avoit eu la précaution de ménager une partie du terrain, pour y semer des pepins et des noyaux, dont il venoit de jeunes arbres, sur lesquels il greffoit des bourgeons d'une espèce choisie. Aussitôt qu'ils étoient parvenus à l'âge de porter du fruit, il les transplantoit dans le verger, pour y remplacer ceux que leur vieillesse, ou quelque autre accident, commençoit à mettre hors

d'état de produire. Tommy, qui connoissoit mieux que personne tous les arbres du verger, avoit trouvé leurs fruits délicieux. La réflexion qu'il venoit d'entendre de la bouche de Henri lui en fit naître une autre dont il s'applaudit. Ne seroit-ce pas, dit-il en lui-même, un grand agrément pour notre maison d'être entourée d'arbres dont le feuillage nous mettroit à l'abri du soleil, et dont les fruits serviroient à nous rafraîchir dans nos travaux? Il courut aussitôt chercher M. Barlow, lui communiqua son projet, et le pria de lui permettre de l'exécuter. M. Barlow y consentit avec plaisir, et le conduisit lui-même dans la pépinière pour y prendre tous les arbres dont il auroit besoin. Tommy, en homme de goût, choisit les plus droits et les plus vigoureux; et, avec le secours de Henri, il les transplanta dans son jardin, d'une manière que l'on ne sera peut-être pas fâché de connoître, pour l'employer dans la même occasion.

Ils prirent d'abord l'un et l'autre leur

petite bêche, et creusèrent adroitement autour de l'arbre pour le pouvoir enlever sans endommager ses racines. Ils firent ensuite un grand trou dans l'endroit qu'ils lui avoient destiné, et brisèrent avec soin la terre pour qu'elle fût plus légère. Alors on planta l'arbre au milieu du trou. Tommy le tenoit bien droit, tandis que Henri jetoit doucement sur ses racines des pelletées de terre, qu'il foula ensuite sous ses pieds pour la bien affermir. Enfin il planta un grand bâton à côté de la tige, qu'il y attacha, de peur que les vents fougueux d'hiver ne pussent l'ébranler et même la renverser. Ils ne bornèrent pas là leurs attentions. Il y avoit à l'extrémité du jardin un rocher sauvage, d'où s'échappoit une petite source, qui couroit se perdre au-dehors, le long d'un sentier. Tommy et son ami entreprirent de creuser un canal, pour conduire une partie de ses eaux près des racines de leurs arbres, attendu que le temps se trouvant alors d'une sécheresse extrême, il y avoit

à craindre que leurs plantations ne vinssent à périr faute d'humidité. M. Barlow les vit avec la plus grande satisfaction exécuter cette entreprise. Il leur dit que dans plusieurs contrées la chaleur étoit si excessive, que rien ne pouvoit croître dans la terre, à moins qu'elle ne fût arrosée de cette manière. Il y a particulièrement, ajouta-t-il, un pays appelé l'Egypte, célèbre, de toute antiquité, par la quantité de belles moissons qu'il produit, et qui est naturellement arrosé par un grand fleuve qui le traverse dans toute son étendue. Ce fleuve, qu'on nomme le Nil, à un certain temps de l'année, commence à s'élever au-dessus de ses bords; et, comme le pays est plat, il le couvre bientôt tout entier de ses eaux. Cette inondation dure plusieurs semaines; et, lorsque le fleuve rentre dans son lit, il laisse sur les champs qu'il a couverts un engrais si fécond, que tous les grains qu'on y sème croissent rapidement avec la plus grande vigueur.

HENRI.

HENRI.

Pardonnez-moi, monsieur, de vous interrompre; mais n'est-ce pas le pays où l'on trouve le crocodile, ce terrible animal dont vous m'avez plusieurs fois entretenu?

M. BARLOW.

Oui, mon ami; je suis bien aise que vous ne l'ayez pas oublié.

TOMMY.

Mais, moi, monsieur, je ne le sais pas. Qu'est-ce qu'un crocodile, je vous prie?

M. BARLOW.

C'est un animal amphibie; c'est-à-dire, qui peut vivre également sur la terre et dans l'eau.

TOMMY.

Voilà qui est singulier! Et qui est-ce qui le produit?

M. BARLOW.

Il vient d'un œuf que sa mère ensevelit dans le sable après l'avoir pondu. Lorsque les feux brûlans du soleil l'ont échauffé pendant plusieurs jours, le jeune

crocodile perce sa coque, et en sort tout formé. Il est d'abord très-petit. Son corps est aussi long que ses jambes sont courtes. Elles lui servent également à marcher sur la terre, et à nager dans l'eau. Il a de plus une longue queue, ou plutôt son corps s'alonge en diminuant, jusqu'à ce qu'il se termine en pointe. Au reste, rien ne peut mieux vous donner une idée de sa forme que celle du lézard, que vous connoissez, n'est-ce pas?

TOMMY.

Oh! sans doute; mais le crocodile est-il beaucoup plus grand?

M. BARLOW.

Je vóus en réponds. Il en est qui croissent jusqu'à la longueur de plus de trente pieds.

TOMMY.

Oh! cela me fait peur. Si leur férocité répond à leur taille, ils doivent être bien dangereux.

M. BARLOW.

Ils le sont en effet. Le crocodile est un animal très-glouton, qui dévore tout

ce qu'il peut saisir. Il sort fréquemment de l'eau pour s'étendre sur le rivage, et en cet état il ressemble à une longue solive. Si quelque brebis ou quelqu'enfant vient, sans y prendre garde, jusqu'à sa portée, il s'élance soudain sur la pauvre créature et la dévore.

TOMMY.

Et ne dévore-t-il jamais des hommes?

M. BARLOW.

Quelquefois, s'il les surprend; mais ceux qui sont accoutumés à rencontrer souvent de ces animaux ont un moyen facile de leur échapper. Quoique le crocodile puisse courir assez vîte, en suivant une ligne droite, la masse de son corps l'empêche de se tourner avec aisance. Ainsi l'on n'a qu'à courir en cercle, ou à se détourner brusquement, pour le laisser de côté.

TOMMY.

Il me semble que c'est prendre le bon parti; car, le moyen de tenir tête à un ennemi si puissant!

M. BARLOW.

Tout est possible, avec du sang-froid et du courage. Il est des hommes qui, loin de craindre le crocodile, vont l'attaquer sur la terre, sans d'autres armes qu'une longue pique. Aussitôt que cet animal en voit un à sa portée, il ouvre sa vaste gueule pour l'engloutir; mais le chasseur profite de ce moment pour plonger sa pique dans le gosier de son ennemi, et l'étend mort à ses pieds. J'ai même ouï dire qu'il est des plongeurs assez intrépides pour aller à la chasse du crocodile, dans le sein des eaux. Ils prennent pour cet effet un morceau de bois d'environ un pied de longueur, et gros comme la jambe, mais affilé par les deux bouts, auquel ils attachent une longue corde. Le plus hardi prend ce morceau de bois de la main droite, et va nageant de tous côtés, jusqu'à ce qu'il apperçoive un crocodile. Celui-ci vient alors à lui, ouvrant ses deux énormes mâchoires, armées de plusieurs rangs de dents pointues. Le plongeur

l'attend ; et, au moment qu'il approche, il lui enfonce le morceau de bois debout dans la gueule, de manière que le crocodile, en la refermant, fasse entrer les deux bouts pointus dans l'une et dans l'autre mâchoire, et ne puisse plus les fermer ni les ouvrir. Dans cet état, il est incapable de faire aucun mal ; et, par le moyen de la corde, on le tire sans peine sur le rivage.

TOMMY.

Et, dites-moi, je vous prie, monsieur, ce terrible animal est-il susceptible d'être apprivoisé ?

M. BARLOW.

Oui, mon enfant, je crois, comme je vous l'ai déjà dit, qu'il n'est point d'animal si féroce, dont on ne puisse adoucir le caractère par de bons traitemens. Il est certains lieux dans l'Egypte, où l'on tient des crocodiles apprivoisés. Ils ne font jamais de mal à personne ; et ils souffrent même que les petits enfans jouent avec eux, et montent en sûreté sur leur croupe.

Ces détails sur le crocodile amusèrent Tommy. Il remercia M. Barlow, et lui dit qu'il seroit bien curieux de voir tous les animaux que renferme l'Univers. Il ne seroit pas facile, répondit M. Barlow, de vous procurer cette satisfaction, parce que chaque pays produit quelqu'espèce particulière, qui ne se trouve pas dans les autres parties du monde. Mais si vous voulez lire les descriptions que les naturalistes nous en ont données, et voir leurs figures dans des estampes fidèles qui les représentent, vous aurez de quoi intéresser assez vivement votre curiosité.

Sandford et Merton s'étant un jour levés de fort bonne heure, il leur prit fantaisie d'aller faire un tour de promenade avant le déjeûner, après en avoir obtenu la permission de M. Barlow. La matinée étoit si belle, et leur entretien si joyeux, qu'ils allèrent toujours en avant, sans s'appercevoir de la longueur de la route, jusqu'à ce que se trouvant tous deux épuisés de fatigue, ils s'assirent sous une haie pour se reposer. Tandis

qu'ils s'entretenoient ensemble de ce qu'ils avoient observé dans la campagne, il vint à passer une femme proprement vêtue, qui, voyant deux enfans assis tout seuls, s'arrêta devant eux, et leur dit : Que faites-vous donc là, mes petits amis? Est-ce que vous auriez perdu votre chemin ? Oh non ! ma bonne femme, répondit Henri, nous ne sommes pas en peine de notre route; mais nous sommes si fatigués, que nous avons pris le parti de nous asseoir un moment pour reprendre nos forces. C'est fort bien fait, dit la femme; mais si vous voulez venir dans ma petite maison, que vous voyez à cent pas d'ici, vous pourrez vous y reposer plus à votre aise. Ma fille aînée est allée traire les vaches. Venez, venez; je vous donnerai, à son retour, une écuelle de lait et du pain. Tommy, qui avoit pour le moins autant de faim que de lassitude, dit à Henri qu'il se sentoit tout disposé à profiter de l'invitation de cette bonne femme. Henri se trouvoit du même avis. Ils se levèrent donc aussi-

tôt, se mirent à ses côtés, et la suivirent vers une maison assez petite, mais de fort jolie apparence, qui s'élevoit entre des arbres, sur le bord d'un ruisseau. Ils entrèrent dans une cuisine très-propre, meublée d'une vaisselle grossière, mais où rien ne manquoit. On les fit asseoir auprès d'un bon feu de mottes de gazon que leur officieuse hôtesse s'empressa d'allumer. Tommy, qui n'avoit jamais vu de feu pareil, ne put s'empêcher de faire des questions à ce sujet. Vous êtes étonné, je le vois, répondit la bonne femme; mais de pauvres gens comme nous le sommes, n'ont pas le moyen d'acheter du bois ou du charbon de terre; c'est pourquoi nous allons peler la surface du champ voisin, qui est couverte de gazon, de bruyère et de racines de cent herbes différentes. Nons en faisons de petits carrés que nous laissons sécher dans l'été aux rayons du soleil. Lorsqu'ils sont bien secs, nous les portons à la maison dans un endroit bien couvert, et nous les employons ensuite

pour notre foyer. Mais, dit Tommy, est-ce que vous avez assez bon feu, par ce moyen, pour faire cuire votre dîner? Je suis quelquefois descendu dans la cuisine de mon papa, et j'y ai toujours vu du feu jusqu'à la moitié de la cheminée. Encore le cuisinier n'en trouvoit-il jamais assez. Oh! répondit la bonne femme en souriant, monsieur votre père est sans doute un homme riche qui a beaucoup de viande à faire cuire. Nous autres pauvres gens, nous sommes plus aisés à contenter. Mais au moins, reprit Tommy, vous avez tous les jours un morceau de viande à rôtir? Hélas! non, répliqua la bonne femme, on voit rarement du rôti dans notre maison: nous sommes bien contens lorsque nous pouvons avoir un morceau de lard bouilli dans un pot avec des choux et des navets, et nous bénissons le ciel de ce régal. Il y a beaucoup d'honnêtes gens qui valent mieux que nous, et qui ont de la peine à avoir même un morceau de pain tout sec. Pendant le cours de cet entretien,

Tommy ayant tourné par hasard les yeux d'un autre côté, il vit, par l'ouverture de la porte, une chambre qui étoit presque remplie de pommes entassées. Apprenez-moi, je vous prie, dit-il, ce que vous pouvez faire de toutes ces pommes-là? Il me semble qu'il vous seroit impossible de venir à bout de les manger, quand vous n'auriez pas autre chose pour vivre. Cela est très-vrai, répondit la femme, mais c'est que nous en faisons du cidre.

TOMMY.

Quoi! vous savez faire cette boisson, qui est tout-à-la fois si piquante et si douce?

LA FEMME.

Vraiment oui, mon petit monsieur.

TOMMY.

Et c'est avec des pommes que vous la faites?

LA FEMME.

Certainement.

TOMMY.

Et comment la fait-on, je vous prie?

LA FEMME.

Je vais vous le dire. Nous cueillons d'abord les pommes, lorsqu'elles sont assez mûres; puis nous les écrasons dans une machine faite exprès. On prend ensuite cette marmelade, et on la met entre des couches de paille que l'on serre fortement sous une grande presse, jusqu'à ce que le jus en découle.

TOMMY.

Et ce jus est du cidre?

LA FEMME.

Je peux vous le faire voir, puisque vous êtes si curieux.

Elle le conduisit alors dans une autre chambre, où il y avoit un grand cuvier plein de jus de pomme. Elle en puisa dans une coupe, et le pria de goûter si c'étoit du cidre. Tommy goûta, et dit que la liqueur étoit assez agréable, mais que ce n'étoit pas là le cidre qu'il connoissoit. Fort bien, reprit la femme, essayons d'un autre. Elle tourna le robinet d'un petit baril, en reçut la liqueur dans un verre, et l'offrit à Tommy, qui,

après l'avoir goûtée, dit que pour cette fois c'étoit bien du cidre qu'il avoit bu. Mais, dites-moi, je vous prie, ajouta-t-il, que faites-vous au jus de pomme pour en faire du cidre ?

LA FEMME.

Moi ? rien du tout.

TOMMY.

Et comment devient-il donc du cidre de lui-même ? car je suis bien sûr que ce que vous m'avez donné d'abord, n'en étoit pas.

LA FEMME.

Nous mettons ce jus dans un grand cuvier; et nous avons soin de le tenir bien chaudement, pour qu'il puisse entrer en fermentation.

TOMMY.

Fermentation ? Que veut dire cela ?

LA FEMME.

Vous allez voir.

Elle lui montra alors un grand cuvier, et le pria d'observer la liqueur qu'il contenoit. Il l'observa, et il vit qu'elle étoit couverte dans toute sa surface d'une écume

écume épaisse, comme d'une croûte liquide.

TOMMY.

C'est là ce que vous appelez fermentation ?

LA FEMME.

Oui, monsieur.

TOMMY.

Et qui peut produire cet effet ?

LA FEMME.

Voilà ce que je ne sais pas. Mais, lorsque le jus de pomme a été quelques heures dans ce cuvier, il commence à travailler ou à fermenter de lui-même, ainsi que vous le voyez; et, après avoir passé un certain temps dans cette fermentation, il acquiert le goût et les propriétés du cidre. Alors nous le mettons en des tonneaux, et nous le vendons, ou bien nous le gardons pour notre usage. On m'a dit que c'étoit la manière dont on faisoit le vin dans d'autres pays.

TOMMY.

Quoi donc, le vin est fait aussi de pommes ?

LA FEMME.

Non, monsieur; le vin est fait de raisins; mais on en tire le jus en les écrasant, et on le gouverne de la même manière que nous faisons le jus de pommes.

TOMMY.

J'avoue que cela est bien curieux. Ainsi donc le cidre n'est que du vin fait de pommes, et le vin n'est que du cidre fait de raisins?

LA FEMME.

Oui, mon cher petit monsieur, tout comme vous l'entendrez.

Tandis qu'ils conversoient de cette manière, il entra une jeune fille fort propre, qui présenta gracieusement à chacun des deux petits garçons une écuelle de terre pleine de lait encore tout chaud, avec un grand morceau de pain bis. Nos deux amis, dont l'appétit n'avoit fait qu'augmenter depuis leur arrivée, firent, de leur mieux, honneur au déjeûner. Tommy sur-tout mangea le sien avec tant de plaisir, qu'il protesta

n'avoir jamais fait un meilleur repas de sa vie. Il se seroit même un peu oublié dans cette opération, si son camarade, à qui le plaisir ne laissoit jamais perdre de vue ses devoirs, ne lui eût fait observer qu'il étoit temps de retourner à la maison, de peur de causer de l'inquiétude à M. Barlow. Ils remercièrent affectueusement la bonne femme de toutes les amitiés qu'ils avoient reçues d'elles; et Tommy, portant la main à sa poche, en tira un schelling qu'il la pria d'accepter. Moi, prendre de votre argent, mon cher petit monsieur, lui répondit-elle en se reculant! Que Dieu m'en préserve! Non, non, je ne recevrois pas de vous un farding (un liard), quand je n'en aurois pas un seul dans toute la maison; je perdrois le plaisir que j'ai eu à vous régaler. Quoique nous ne soyons pas riches, mon mari et moi, nous en avons assez, dieu merci, pour vivre, et pouvoir donner, sans nous faire tort, une écuelle de lait à de braves enfans comme vous l'êtes.

Tommy la remercia de nouveau; et il étoit prêt à la quitter, lorsqu'il vit entrer brusquement deux hommes d'assez mauvaise mine, qui demandèrent à la femme si elle ne se nommoit pas Tosset. Oui, répondit-elle, c'est mon nom; je n'ai jamais eu honte de le porter. En ce cas, dit l'un d'eux, voici une exécution contre vous, à la requête de Richard Gruff; et si votre mari ne paie à l'instant la dette, avec les intérêts et dépens, le tout montant à la somme de trente-neuf livres sterling six schellings et deux sols, nous allons dresser un inventaire de tous vos meubles, et nous les ferons vendre à l'enchère pour l'acquit de la dette. En vérité, messienrs, répliqua la femme avec un peu d'émotion, il faut qu'il y ait certainement ici quelque méprise. Je n'ai jamais entendu parler de votre Richard Gruff. De plus, je ne crois pas que mon mari doive une obole à personne au monde, si ce n'est peut-être quelques arrérages de rente à la seigneurerie; et milord n'est pas homme à tourmenter

pour de pareilles misères un de ses plus anciens fermiers. Non, non, la bonne femme, dit l'homme de justice, nous savons trop bien notre métier pour commettre une erreur si grossière. Lorsque votre mari sera de retour, nous en raisonnerons avec lui. Je vais toujours commencer mon verbal en l'attendant. En achevant ces mots, il prit un air impérieux, et fit signe à son camarade de le suivre dans la chambre prochaine. Un moment après il survint un homme âgé d'environ quarante ans, d'une grande taille et d'une belle figure, qui, du seuil de la porte, s'écria gaîment : Eh bien! ma femme, le déjeûner est-il prêt? O mon cher Williams, lui répondit-elle, quel triste déjeûner tu vas faire! Mais je ne pense pas qu'il soit vrai que tu sois perdu de dettes, n'est-ce pas, mon ami? Il faut que ce soit une fausseté, ce que ces gens-là m'ont dit de Richard Gruff. A ce nom, Williams, qui s'avançoit vers elle, s'arrêta tout-à-coup; et son visage, qui étoit animé des plus belles

couleurs, devint subitement d'une pâleur extrême. Sûrement, reprit sa femme, il ne se peut pas que tu doives quarante livres à Richard Gruff. Hélas ! répondit Williams, je ne sais pas exactement la somme ; mais lorsque ton frère Peterson fut arrêté, et que ses créanciers firent saisir tout ce qu'il avoit, ce Richard Gruff alloit l'envoyer en prison, si je ne fusse convenu de répondre pour lui, ce qui le mit en état de s'embarquer. Il me promit bien de me faire passer une partie de ses gages, pour empêcher que j'eusse aucune inquiétude sur cette affaire ; mais tu sais que, depuis trois ans qu'il est parti, nous n'avons pas reçu la moindre de ses nouvelles. En ce cas, dit la femme, nous et nos pauvres enfans, nous sommes tous perdus pour avoir obligé un ingrat. Il y a deux baillis dans la maison, qui sont venus saisir nos meubles et les vendre. Deux baillis ! s'écria Williams avec un transport de fureur. Où sont-ils ? où sont-ils ? Je vais apprendre à ces misérables ce que c'est que de porter le désespoir

dans le cœur d'un honnête homme. Il courut aussitôt saisir une vieille épée suspendue à la cheminée; et, la tirant avec violence du fourreau, il tomba dans un accès de rage, qui auroit pu devenir funeste aux baillis ou à lui-même, si sa femme ne se fût jetée à ses genoux, et ne l'eût supplié de l'entendre un moment. Au nom du ciel, mon cher homme, regarde bien où tu vas t'emporter. Tu ne peux rien faire pour moi, ni pour nos enfans, par cette violence. Bien loin de là, si tu étois assez malheureux pour tuer quelqu'un de ces gens, ne seroit-ce pas un assassinat? et notre malheur ne seroit-il pas mille fois plus horrible qu'à présent? Cette douce prière parut faire quelque impression sur le fermier. Ses enfans aussi, quoique trop petits pour comprendre la cause de ce désordre, s'attroupèrent autour de lui, et se suspendirent à ses habits, en sanglotant de concert avec leur mère. Henri, lui-même, quoiqu'il n'eût jamais vu le pauvre fermer entraîné par le mouvement d'une

tendre sympathie, se regarda comme un de ses enfans; et, lui prenant une de ses mains, il la baigna des ses larmes. Enfin, attendri par les supplications de tout ce qu'il avoit de plus cher, Williams laissa échapper le fatal instrument, et s'assit sur une chaise, couvrant son visage de ses mains, et s'écriant avec un soupir douloureux : Eh bien ! que la volonté du ciel s'accomplisse !

Tommy, quoiqu'il n'eût pas dit un seul mot, n'avoit pu voir cette scène touchante sans la plus vive émotion. Dès que le fermier lui parut plus tranquille, il courut prendre Henri par la main, et l'entraîna presque malgré lui. Son cœur étoit si plein de ce qui venoit de se passer en sa présence, qu'il ne sortit pas une seule parole de sa bouche pendant tout le chemin. Mais, lorsqu'il fut arrivé chez M. Barlow, il se jeta dans ses bras, et le pria de le faire conduire tout de suite chez son père.

M. Barlow, étonné de cette prière, voulut savoir ce qui le portoit si brusque-

ment à le quitter, et lui demanda s'il s'ennuyoit dans sa maison. M'ennuyer auprès de vous, lui répondit Tommy ? Non, monsieur, je vous assure. Vous avez tant de bonté pour moi? Je m'en souviendrai toujours avec la plus tendre reconnoissance. Mais j'ai bien besoin de parler en ce moment à mon papa ; et je suis sûr que, lorsque vous en saurez la raison, vous serez bien loin de la désapprouver. M. Barlow ne voulut pas le presser davantage. Il ordonna à un domestique de confiance de seller son cheval, ainsi que le petit cheval de Tommy, et de le conduire au château.

Monsieur et madame Merton eurent autant de surprise que de joie de voir arriver auprès d'eux leur cher fils. Mais Tommy, dont l'esprit n'étoit occupé que du projet qu'il avoit conçu, après avoir répondu aux premières caresses de ses parens, se tourna vers son père, et lui dit : Serez-vous fâché contre moi, mon papa, si je vous demande une grande faveur ?

M. MERTON.

Non, sans doute, mon fils : tu sais que je n'ai pas de plus vif plaisir que lorsque je puis te donner des preuves de ma tendresse.

TOMMY.

Eh bien ! mon papa, daignez m'écouter, je vous en supplie. J'ai souvent ouï dire que vous étiez fort riche, et que vous pouviez donner de l'argent sans vous appauvrir. Voudriez-vous bien m'en donner, s'il vous plaît ?

M. MERTON.

Quoi ! c'est de l'argent que tu demandes ? à la bonne heure. Voyons, combien te faut-il ?

TOMMY.

Oh ! c'est que j'ai besoin d'une grande somme, je vous en avertis.

M. MERTON.

Une guinée, peut-être ?

TOMMY.

Oh ! mon papa, c'est bien davantage. Il me faut beaucoup, beaucoup de guinées.

M. MERTON.

Et combien donc, s'il te plaît ?

TOMMY.

Je n'en sais pas le compte. Voyez vous-même combien il en faut pour faire quarante livres sterling.

M. MERTON.

Y penses-tu, mon fils; est-ce que M. Barlow t'a dit de me les demander ?

TOMMY.

M. Barlow ? Oh que non ! Il n'en sait rien du tout. C'est pour mes propres affaires.

M. MERTON.

Mais un petit garçon comme toi, quel besoin peut-il avoir de tant d'argent ?

TOMMY.

Voilà mon secret. Tout ce que je puis vous dire, c'est que, lorsque vous saurez l'usage que j'en aurai fait, vous en serez sûrement fort content.

M. MERTON.

J'en doute beaucoup, je te l'avoue.

TOMMY.

Eh bien! mon papa, arrangeons-nous. Si vous ne voulez pas me donner cette somme, prêtez-la moi seulement. Je vous la rendrai peu à peu.

M. MERTON.

Et comment seras-tu en état de me payer.

TOMMY.

Ce n'est pas l'embarras. Vous savez que vous avez la bonté de me donner quelquefois des habits neufs et de l'argent pour me divertir. Eh bien! donnez-moi ce que je vous demande, et je vous promets de n'avoir pas besoin de nouveaux habits, ni de rien au monde, jusqu'à ce que nous soyons quittes.

M. MERTON.

Mais enfin ne puis-je savoir....

TOMMY.

Rien du tout à présent. Attendez seulement quelques jours, et je vous le dirai. Si j'ai fait un mauvais usage de votre argent, alors ne m'en donnez plus de toute ma vie.

M.

M. Merton fut vivement frappé de l'air grave et du ton animé avec lesquels Tommy persévéroit dans ses instances. Comme il étoit d'une humeur fort généreuse, il résolut de hasarder l'épreuve, et de satisfaire les vœux de son fils. Il alla chercher la somme qu'il lui avoit demandée, et la mit entre ses mains, en lui disant qu'il espéroit d'être bientôt instruit de l'emploi qu'il en auroit fait; et que s'il n'étoit pas content du compte qui lui en seroit rendu, il ne se fieroit jamais à lui. Tommy parut enchanté d'avoir inspiré à son père une si grande confiance; et, après l'en avoir remercié par les plus tendres caresses, il lui demanda la permission de s'en retourner aussitôt. En arrivant chez M. Barlow, son plus vif empressement fut de prier Henri de l'accompagner chez le fermier. Ils s'y rendirent avec la plus grande célérité, et trouvèrent la malheureuse famille dans la même situation. Tommy, qui la première fois n'avoit pas osé se livrer à ses sentimens, dans l'incerti-

tude du succès de son projet, se trouvant maintenant en état de l'exécuter, courut vers la bonne femme qui étoit à sanglotter dans un coin de la chambre; et, la prenant doucement par la main, il lui dit : Ma bonne femme, vous m'avez rendu service ce matin, il faut que je cherche à vous rendre service à mon tour.

LA FEMME.

Je vous remercie, mon cher petit monsieur. Ce que j'ai fait pour vous, je l'ai fait de bon cœur, parce que je pouvois le faire. Mais vous, malgré toute votre pitié, vous ne pouvez rien pour soulager notre détresse.

TOMMY.

Et comment savez-vous cela, je vous prie? Je suis peut-être en état de faire plus que vous ne l'imaginez.

LA FEMME.

Hélas! je crois bien que la bonne volonté ne vous manque pas. Mais tous nos meubles vont être saisis et vendus, à moins que nous ne trouvions sur le



Elle tomba en arrière sur sa chaise, avec une espèce de tremblement convulsif.

champ quarante livres sterling, et c'est une chose impossible. Nous n'avons pas un ami qui soit assez riche pour nous assister d'une si forte somme. Il faudra donc nous voir, nous et nos pauvres enfans, chassés de notre maison! Il n'y a plus que Dieu seul qui puisse nous empêcher de mourir de faim. Le cœur de Tommy fut trop vivement ému par ces plaintes pour la tenir plus longtemps en suspens. Il tira la bourse de sa poche; et, la posant sur les genoux de la pauvre femme: Tenez, ma chère amie, lui dit-il, prenez ceci, payez votre dette, et que le ciel vous rende tous heureux, vous, votre mari, et vos enfans. Qui pourroit exprimer la surprise de la bonne femme à cette vue! Elle regarda d'abord d'un air étonné autour d'elle, puis elle fixa son petit bienfaiteur; et, joignant ses mains dans une extase de joie et de reconnoissance, elle retomba en arrière sur sa chaise, avec une espèce de tremblement convulsif. Son mari, qui étoit dans la chambre

voisine avec les gens de justice, accourut au bruit; et, la voyant dans cet état, il la prit entre ses bras, et lui demanda avec la plus vive tendresse ce qui lui étoit arrivé. Mais elle, sans lui répondre, se dégageant tout-à-coup de ses embrassemens, elle se précipita aux genoux de Tommy, en versant un torrent de larmes, en le comblant de mille bénédictions entrecoupées de sanglots, et en lui baisant les pieds et les mains. Williams, qui ne pouvoit savoir ce qui venoit de se passer, imagina que sa femme avoit perdu l'esprit; et les petits enfans qui s'amusoient à jouer dans un coin de la chambre, coururent à leur mère en la tirant par sa robe et cachant leur tête dans son sein. La pauvre femme, frappée de tant de mouvemens, sembla revenir à elle-même. Elle ramassa tous ses enfans dans ses bras, en leur criant d'une voix étouffée: Pauvres malheureux, vous seriez tous morts de faim sans l'assistance de ce petit ange! Que ne tombez-vous à ses pieds pour l'ado-

rer comme moi! Son mari, de plus en plus fortifié dans sa première idée, la regarda d'un air attendri, et lui dit: Pauvre Marie, hélas! il ne te manquoit plus que de perdre la raison. Reviens à toi, regarde, que peut faire pour nous ce jeune petit monsieur? Comment empêcheroit-il nos enfans de mourir de faim? O mon cher Willams, répondit la femme, non je ne suis pas folle, quoique je puisse le paroître à tes yeux. Mais tiens, vois ce que la Providence vient de nous envoyer par les mains de ce petit ange, et puis sois étonné si je suis hors de moi-même. En disant ces mots, elle ramassa la bourse qui étoit tombée à côté d'elle, et avec laquelle la plus petite de ses filles s'amusoit à jouer. Elle la pressa sur son cœur, en la montrant à son mari, dont le ravissement alloit être bientôt égal au sien. Tommy, le voyant immobile de surprise et muet de joie, courut à lui; et, lui prenant la main: Mon bon ami, dit-il, c'est de bon cœur que je vous la donne.

J'espère qu'elle va vous mettre en état de sortir d'embarras, et de conserver ces pauvres petits enfans. Apprenez-leur à se souvenir de Tommy. Le brave Williams, qui, l'instant d'auparavant, avoit paru résigné à supporter sa disgrace avec un courage inflexible, fondit alors en larmes, et sanglota plus haut que sa femme et que ses enfans. Je ne sais s'il n'eût pas étouffé dans ses embrassemens son généreux bienfaiteur, si Tommy, qui commençoit à ne pouvoir plus soutenir toute l'ivresse de sa joie, ne se fût dérobé adroitement de la maison. Henri, le voyant sortir, suivit ses traces; et, avant que la pauvre famille se fût apperçue de ce qu'ils étoient devenus, ils étoient déjà loin dans la campagne.

Lorsque Tommy rentra chez M. Barlow, celui-ci le reçut avec les plus vives marques d'affection. Comme il ne vouloit ne devoir qu'à un mouvement naturel la confidence de son secret, il se contenta de l'interroger sur la santé de ses parens.

Tommy, de son côté, se borna à le satisfaire sur cet article. M. Barlow, pour le mettre à son aise, lui demanda s'il avoit oublié l'histoire du Turc reconnoissant. Tommy lui répondit qu'il ne s'en étoit jamais si bien souvenu, et qu'il seroit charmé d'en apprendre la fin. Henri, avec un sourire, courut aussitôt chercher le livre; et Tommy se mit à lire tout haut la suite de cette histoire intéressante.

CONTINUATION *de l'histoire du Turc reconnoissant.*

Aussitôt que Hamet eut achevé son récit, Contarini, touché d'un si bel exemple de piéte filial, le combla des louanges que lui inspiroit son admiration, et finit par le presser de soulager son cœur, en acceptant la moitié de sa fortune. Le Turc magnanime refusa cette offre sans orgueil, et dit au Vénitien que ce qu'il avoit entrepris n'étoit que le simple devoir de l'humanité. D'ailleurs, ajouta-t-il, la liberté que vous

m'aviez procurée vous donnoit des droits sur ma vie; et, en la perdant à vous servir, je n'aurois fait que m'acquitter envers vous. Puisque la Providence a daigné me la conserver, c'est une récompense assez douce pour moi de vous avoir prouvé que Hamet n'est point ingrat, et d'avoir pu contribuer à la conservation de ce que vous avez de plus cher.

Quoique le désintéressement de Hamet le portât à affoiblir lui-même le mérite de son action, Contarini, qui en sentoit bien toute la grandeur, redoubla si vivement ses instances auprès du sauveur de son fils, qu'il parvint à lui faire accepter une partie du prix que sa générosité naturelle vouloit mettre à un si grand bienfait. Après l'avoir pressé vainement de s'établir à Venise pour y passer sa vie au sein de l'amitié, il le délivra une seconde fois de la servitude, et fréta exprès un vaisseau pour le renvoyer dans son pays. Les trois amis s'embrassèrent avec tous les transports que la plus vive reconnoissance pouvoit leur inspirer. Il

fallut enfin se quitter au milieu des larmes, après des adieux qu'ils croyoient devoir être éternels.

Plusieurs années s'écoulèrent sans qu'il arrivât à Venise aucune nouvelle de Hamet. Pendant cet intervalle, le jeune Francisco parvint à l'âge d'homme; et, comme il avoit acquis tous les talens qui servent à orner l'esprit, ces avantages, réunis à d'excellentes qualités naturelles, lui avoient concilié l'estime et l'amitié de tous ses concitoyens.

Il arriva dans ce temps que des affaires importantes l'obligèrent d'aller avec son père dans une ville maritime du voisinage. Séduits par l'espérance de faire un trajet plus court et plus facile par la voie de la mer, ils s'embarquèrent sur un vaisseau vénitien, destiné pour le même port où ils avoient dessein de se rendre. Ils mirent à la voile avec un vent favorable; et tout sembloit promettre le voyage le plus heureux, lorsqu'à la moitié de leur course, ils apperçurent un vaisseau turc, qui cingloit

vers eux à pleines voiles. Comme leur ennemi les surpassoit de beaucoup en vîtesse, ils virent bientôt qu'il leur étoit impossible d'échapper à sa poursuite. La plus grande partie de l'équipage, frappé de consternation, ne songeoit qu'à se rendre sans combat : mais le jeune Francisco, tirant son épée, reprocha vivement à ses compatriotes leur lâcheté, et les anima si bien par ses encouragemens, qu'ils résolurent d'opposer à l'attaque une défense désespérée. Le vaisseau turc les approcha d'abord dans un terrible silence : puis tout-à-coup on entendit le bruit épouvantable de l'artillerie. Les cieux étoient obscurcis d'une épaisse fumée, mêlée d'éclat de feux passagers. Trois fois les Turcs, en poussant des cris horribles, s'élancèrent sur le tillac du vaisseau vénitien ; et trois fois ils furent repoussés par la résistance vigoureuse que la valeur du brave Francisco inspiroit à tous ses compagnons. Bientôt la perte des Turcs fut si grande, qu'ils se virent réduits à suspendre un combat

trop désavantageux. Ils sembloient même se disposer à prendre une autre course. Les Vénitiens virent ave la plus grande joie les apprêts de leur retraite. Ils se félicitoient déjà d'être sortis d'un si grand péril, grace à la fermeté de Francisco. Soudain il parut aux extrémités de l'horizon deux autres vaisseaux, qui marchoient vers eux avec une vîtesse incroyable. De quel effroi tous les cœurs furent glacés, lorqu'en observant de plus près ces vaisseaux, ils reconnurent le fatal pavillon de leurs ennemis, et qu'ils se virent dans l'impossibilité de résister, ou de prendre la fuite! il fallut bientôt céder à des forces si supérieures; et dans un instant ils tombèrent au pouvoir des pirates, qui les tenoient enveloppés, et qui s'élançoient de tous côtés sur eux avec la violence et la rage de bêtes féroces.

Tout ce qui restoit vivant du brave équipage vénitien fut étroitement renfermé dans la cale du vaisseau, jusqu'à son arrivée sur la côte de Barbarie. Alors

tous les prisonniers furent chargés de chaînes, et exposés dans le marché public, pour être vendus en esclaves. Ils eurent la douleur de se voir tour-à-tour marchandés, suivant leur âge, leur taille et leur force apparente, par des hommes qui faisoient métier de les acheter pour les revendre avec profit. Enfin, un Turc s'approcha, qui, par la noblesse de son maintien et la richesse de ses habits, sembloit être d'un rang supérieur. Après avoir tourné de tristes regards sur ces malheureux avec une expression de pitié, il arrêta la vue sur le jeune Francisco; et, s'adressant au capitaine, il lui demanda quel étoit le prix de ce captif. Je ne le céderai pas, répondit le capitaine, à moins de cinq cents pièces d'or. — Voilà qui est bien extraordinaire. Je vous en ai vu vendre qui le surpassent de beaucoup en vigueur, pour moins de la cinquième partie de cette somme. — Cela peut être; mais il faut qu'il me dédommage un peu de la perte qu'il m'a causée, ou qu'il passe le reste de sa vie à

à la rame. — Quelle perte peut-il vous avoir causée de plus que les autres, que vous avez vendus à si bon marché ? — C'est lui qui animoit les chrétiens à cette résistance opiniâtre, qui m'a coûté la vie d'un si grand nombre de mes plus braves matelots. Trois fois nous nous sommes élancés sur son navire avec une furie à laquelle il sembloit que rien ne devoit résister, et trois fois il nous a repoussés avec une vigueur si déterminée, que nous avons été obligés de nous retirer sans gloire, laissant à chaque charge vingt de nos gens sans vie. C'est pourquoi, je vous le répète, je veux en avoir le prix que je vous ai demandé, si exorbitant qu'il paroisse, ou je satisferai ma vengeance, en le voyant sécher toute sa vie de désespoir sur les bords de ma galère.

A ce discours, le Turc examina le jeune Francisco avec une nouvelle attention. Celui-ci, de son côté, qui jusqu'alors avoit tenu les yeux fixés vers la terre, dans un morne silence, les re-

leva en ce moment; mais à peine eut-il envisagé la personne qui parloit au capitaine, qu'il poussa un grand cri, et laissa échapper le nom de Hamet. Le Turc, saisi d'une émotion aussi vive, n'eut besoin que d'un seul regard; et, se jetant dans les bras de Francisco, il le pressa contre son sein avec les transports d'un père qui retrouve son fils qu'il a perdu depuis long-temps. Il seroit inutile de répéter ici toutes les expressions tendres que la joie et l'amitié dictèrent au sensible Hamet; mais, en apprenant que son ancien bienfaiteur étoit au nombre de ces malheureux esclaves, exposés sur la place publique, il cacha, pour un moment, sa tête sous le pan de sa robe, et parut comme un homme accablé de surprise et de douleur. Bientôt, reprenant ses esprits, il éleva les bras vers le ciel, et bénit la Providence, qui alloit le rendre, à son tour, l'instrument de la délivrance de son libérateur.

Il courut aussitôt à l'endroit du marché, où le vieux Contarini attendoit

son destin dans le silence du désespoir. Le voir, le reconnoître, lui prodiguer les noms les plus tendres et les plus vives caresses, tout cela fut l'ouvrage d'un instant. Il brisa lui-même ses chaînes, et le conduisit lui et son fils dans une magnifique maison qu'il occupoit dans la ville. Dès qu'ils furent revenus de leurs premiers transports, et qu'ils eurent le loisir de s'instruire de leurs mutuelles fortunes, Hamet apprit aux deux Vénitiens que, sorti d'esclavage, et rendu à son pays, par leur générosité, il avoit pris du service dans les armées turques, et qu'ayant eu le bonheur de se distinguer dans plusieurs occasions, il avoit été, par degrés, élevé à la dignité de bacha de Tunis. Depuis que j'occupe ce poste, ajouta-t-il, je n'ai rien de plus agréable que de pouvoir alléger l'infortune des malheureux chrétiens. Lorsqu'il arrive ici un vaisseau chargé de quelques-unes de ces victimes, je cours aussitôt au marché pour racheter un aussi grand nombre de captifs que peut me

le permettre ma fortune. Le Tout-puissant me montre aujourd'hui qu'il a daigné approuver les soins que j'ai pris de chercher à m'acquitter du devoir sacré de la reconnoissance, pour ma rédemption, puisqu'il a mis en mon pouvoir de servir les dignes amis à qui j'en suis redevable.

Pendant les dix jours que le vieux Contarini et son fils passèrent dans la maison de Hamet, il mit tout en usage pour leur faire perdre par mille amusemens le souvenir de leurs disgraces; mais, lorsqu'il s'apperçut qu'ils desiroient de retourner dans leur patrie, il leur dit qu'il ne vouloit pas les tenir plus long-temps privés d'un bien si cher, et qu'ils étoient maîtres de s'embarquer le lendemain sur un vaisseau prêt à faire voile pour Venise. Après les avoir tenus long-temps dans ses bras, et les avoir baignés de ses larmes, il leur donna un détachement de ses propres gardes pour les conduire à bord du vaisseau. Quelle fut leur joie, en y entrant, de

le reconnoître pour celui où ils avoient été faits prisonniers, et de retrouver autour d'eux tous les compagnons de leur infortune, rachetés par la générosité de Hamet, et remis en possession de tout ce qu'ils avoient perdu! Ils levèrent l'ancre en bénissant leur digne ami; et, après une traversée fort heureuse, ils arrivèrent dans leur pays, où ils vécurent plusieurs années, se rappelant sans cesse la vicissitude des choses humaines, et dignes de se faire aimer et respecter de tout le monde, par l'attention la plus touchante à remplir envers leurs semblables tous les devoirs de l'humanité.

M. Barlow et ses élèves étant allés un jour se promener sur le grand chemin, ils apperçurent de loin trois hommes qui paroissoient mener chacun par une corde une grande bête noire et toute velue. Ils étoient suivis d'une foule d'enfans et de femmes que la nouveauté du spectacle attiroit après eux. En approchant de plus près, M. Barlow reconnut les trois bêtes pour trois ours appri-

voisés, et leurs conducteurs pour des Savoyards, qui gagnoient leur vie à les montrer au peuple. Sur le dos de chacun de ces formidables animaux étoit assis un singe, qui, par ses étranges contorsions, excitoit les ris de toute l'assemblée.

Tommy, qui n'avoit vu d'ours de sa vie, fut charmé de pouvoir satisfaire sa curiosité. Il le fut bien davantage lorsqu'au premier mot de commandement, l'animal se leva sur ses pieds de derrière, et se mit à danser d'un pas lourd, mais mesuré, au son du fifre et du tambour. Après s'être amusés un moment de ce spectacle, ils continuèrent leur route; et Tommy demanda à M. Barlow si l'ours s'apprivoisoit aisément, et s'il étoit fort dangereux lorsqu'il étoit encore sauvage. Cet animal, répondit M. Barlow, n'est pas aussi redoutable ni aussi destructeur que le lion et le tigre. Il est cependant très-féroce, et il dévore les femmes, les enfans, et même les hommes, lorsqu'il les surprend sans armes

pour lui résister. Il se plait en général dans les pays froids ; et l'on a remarqué que plus le climat est rigoureux, et plus il acquiert de force et contracte de férocité. Vous devez vous souvenir d'avoir vu dans l'histoire que ces pauvres Russes, qui furent obligés de vivre si long-temps sur les côtes du Spitzberg, qu'ils furent souvent en danger d'être dévorés par les ours dont ce pays abonde. Dans les plages affreuses du nord qui sont perpétuellement couvertes de neige, on trouve une espèce d'ours blancs, dont la force et la furie sont incroyables. On voit souvent ces animaux gravir sur d'énormes bancs de glaces, qui flottent le long des côtes, et se nourrir de poissons, et d'autres animaux qui vivent également sur la terre et dans la mer. Il me souvient d'avoir lu qu'une ourse de cette espèce vint un jour surprendre quelques matelots, occupés à faire cuire leur dîner sur le rivage. Vous jugez bien que les matelots ne furent pas extrêmement flattés de cette visite ; et leur premier soin

fut de se jeter dans la chaloupe qui les avoit portés, pour regagner le navire. L'ourse se saisit de la viande qu'ils avoient abandonnée, et la mit devant ses petits, qui la suivoient, sans en prendre qu'une très-petite portion pour elle-même. Mais à peine ils commençoient à la manger, que les matelots, indignés de la perte de leurs provisions, ajustèrent, du bord du vaisseau, leurs mousquets vers les jeunes ours, et les tuèrent tous deux. Ils blessèrent aussi la mère, mais pas assez dangereusement pour lui ôter la force de se traîner. Vous auriez été émus de compassion, en voyant la tendresse de cette pauvre bête pour ses petits. Quoique le sang coulât à grands flots de sa blessure, et qu'elle eût à peine la force de se soutenir, elle leur porta le morceau de viande qu'elle tenoit à la gueule, et le mit à leurs pieds. Voyant qu'ils ne faisoient aucun mouvement pour le prendre, elle mit ses pattes sur l'un, puis sur l'autre, et tâcha de les relever, en poussant de pitoyables hurlemens. Elle

se traîna ensuite à quelque distance, regardant toujours en arrière, et jetant des cris plaintifs pour engager ses petits à la suivre. Comme ils restoient toujours immobiles, elle retourna vers eux, flaira toutes les parties de leur corps, et lécha leurs plaies. Elle s'écarta une seconde fois, en se retournant à chaque pas, et les appelant; puis elle revint encore auprès d'eux, tourna autour de l'un et de l'autre, les toucha de sa patte, mêlant aux tendresses qu'elle leur prodiguoit des murmures douloureux. Enfin, lorsqu'elle se fut bien assurée qu'ils étoient sans vie, elle leva sa tête vers le vaisseau, et se mit à pousser d'horribles hurlemens, comme si elle eût appelé la vengeance sur les meurtriers de sa famille. Mais les matelots, qui venoient de recharger leurs mousquets, les tournèrent alors contre elle, et lui firent de si cruelles blessures, qu'elle alla tomber expirante entre ses deux nourrissons. Cependant, au milieu de ses douleurs, elle ne paroissoit sensible qu'à leur

état; et elle mourut en léchant leurs plaies.

Hélas! s'écria le bon Henri, comment est-il possible que les hommes soient si barbares envers des animaux! Il est trop vrai, répondit M. Barlow, qu'ils se permettent souvent dans leurs jeux des cruautés atroces. Mais, dans le cas dont nous venons de parler, il faut croire que la crainte du péril rendit les matelots plus impitoyables qu'ils ne l'auroient été sans cette circonstance. Ils avoient peut-être couru souvent le danger d'être dévorés : ils venoient de s'y trouver encore dans le moment. Cette considération acheva d'enflammer leur haine contre leurs ennemis naturels, et les porta à la satisfaire. Mais ne seroit-ce pas assez, répliqua Henri, de porter les armes pour se défendre, si l'on en veut à votre vie, sans détruire, hors de nécessité, d'autres créatures qui ne vous attaquent pas? Cela seroit mieux, sans doute, repartit M. Barlow. Il est d'une ame généreuse d'épargner son ennemi plutôt que de le

détruire ; et j'espère que ce sera toujours votre premier sentiment.

Leur entretien fut interrompu en cet endroit par les cris d'une troupe d'enfans et de femmes, qui fuyoient de toutes parts, avec les plus vives marques de terreur. Ils tournèrent les yeux de ce côté, et ils virent que l'un des ours avoit rompu sa chaîne, et couroit à grands pas, en remplissant l'air de ses hurlemens. M. Barlow, qui étoit d'un courage intrépide, et qui avoit par bonheur un gros bâton à la main, dit à ses élèves de ne pas bouger de place, et s'avança aussitôt au-devant de l'ours, qui s'arrêta soudain au milieu de sa course, prêt à s'élancer sur lui, pour le punir d'avoir eu l'audace de s'ingérer dans ses affaires. Mais M. Barlow ne lui en donna pas le temps. Il le frappa le premier de quelques rudes coups; et, le menaçant d'une voix forte et sévère, il saisit le bout de sa chaîne avec autant de hardiesse que de dextérité. Étonné de cette brusque manœuvre, l'animal se

soumit paisiblement au vainqueur. Son maître étant aussitôt accouru, M. Barlow remit le prisonnier entre ses mains, en lui recommandant d'être à l'avenir plus attentif à garder une créature si dangereuse.

Pendant le cours de cette scène, il venoit de s'en passer une autre du même genre. Le singe, qui étoit porté sur le dos de l'ours, et qui avoit été jeté à terre lorsque celui-ci avoit rompu sa chaîne, imagina de profiter d'une si belle occasion pour se remettre en liberté. Il avoit déjà pris sa course, et se sauvoit à toutes jambes, en faisant mille cabrioles sur la route. Malheureusement pour lui, Tommy venoit d'être témoin de la bravoure de M. Barlow. Animé par une noble émulation, il résolut de disputer à son maître l'honneur de cette mémorable journée. Il courut donc aussitôt se poster devant le fuyard; et, lui fermant le passage, il saisit la corde qu'il traînoit après lui. Le singe n'étoit pas d'humeur de se rendre sans combat.

Il



Le Singe voyant alors qu'il avoit à faire à un antagoniste si aguerri, se désista de ses projets.

Mariller del. Sim. Dimanche Sculp.

Il s'élança brusquement sur le bras de son adversaire, et le mordit. Il croyoit, par ce moyen, lui faire lâcher prise, ignorant sans doute combien Tommy avoit pris de courage depuis ses derniers démêlés avec la truie et le jar. Aussi cet assaut lui fut-il inutile. Tommy, loin de se laisser effrayer par ses premières morsures, l'empêcha bien d'y revenir, en le frappant de la baguette qu'il tenoit à la main. Le singe, voyant alors qu'il avoit à faire à un antagoniste si aguerri, se désista de ses projets, et souffrit que le petit héros victorieux l'amenât en triomphe pour reprendre sa place sur le dos de son ami l'ours.

Cette escarmouche s'étoit passée dans un moment où M. Barlow étoit trop occupé pour en voir les premières circonstances. Tommy, [illegible] pre gloire, [illegible] maitre sur la [illegible] lui demanda [illegible] dangereux [illegible] animal. M. [illegible]

entreprise n'étoit pas sans dangers; mais qu'il y en avoit cependant beaucoup moins que l'imagination ne se le figuroit peut-être. Il n'est presque point d'animaux, ajouta-t-il, auxquels on n'en puisse imposer par une contenance intrépide; au lieu que l'on accroît leur audace par des signes de foiblesse et de terreur. J'étois déjà porté à le croire, dit Henri; car j'ai souvent observé le manège des chiens qui se rencontrent pour la première fois. Ils s'approchent ordinairement avec précaution, comme s'ils avoient peur l'un de l'autre, ou qu'ils voulussent tâter mutuellement leur courage. Si l'un des deux s'enfuit, l'autre le poursuit avec un air d'insolence; mais, dès que le premier se retourne, le second s'enfuit à son tour. Cet instinct, reprit M. Barlow, n'est pas borné aux chiens seulement. Presque toutes les bêtes sauvages sont sujettes à recevoir de soudaines impressions de terreur. C'est pourquoi les hommes, qui se trouvent sans armes au milieu des forêts, écartent souvent

les animaux les plus féroces qu'ils rencontrent sur leur chemin, en allant droit à eux d'un pas ferme, et en poussant de grands cris. Mais, pour revenir à notre ours, ce qui m'a prescrit la manière dont je devois me conduire à son égard, c'est l'éducation qu'il a reçue depuis qu'il a quitté sa tanière. Tommy n'avoit pu s'empêcher de sourire au mot d'éducation. M. Barlow, s'en étant apperçu, continua ainsi : Ne croyez pas, je vous prie, que j'aie employé cette expression au hasard. Toutes les fois qu'on instruit un animal à faire une chose qui ne lui est pas naturelle, c'est proprement lui donner une éducation. N'avez-vous jamais vu de jeunes poulins bondir d'un air sauvage sur la prairie ?

TOMMY.

Pardonnez-moi, monsieur; je me suis arrêté souvent pour les regarder.

M. BARLOW.

Et pensez-vous que dans cet état il fût aisé de monter sur leur dos, et de les conduire ?

TOMMY.

Oh ! point du tout, monsieur. J'imagine, au contraire, qu'en se cabrant comme ils ſont, ils auroient bientôt jeté leur homme à bas.

M. BARLOW.

Cependant votre petit cheval vous reçoit souvent sur son dos, et vous porte sans accident chez votre père.

TOMMY.

C'est qu'il y est accoutumé.

M. BARLOW.

Mais il ne l'a pas toujours été, sans doute. Il n'y a pas bien long-temps que c'étoit un poulin, aussi sauvage que ceux que vous avez vu bondir sur la prairie.

TOMMY.

Il est vrai, monsieur.

M. BARLOW.

Et vous n'auriez pas osé le monter alors ?

TOMMY.

Je m'en serois bien gardé. Il se fût bien vite débarrassé de moi.

M. BARLOW.

Et comment donc a-t-il été possible de le soumettre au point qu'il vous reçoive docilement sur sa croupe, et qu'il obéisse à tous les mouvemens que vous voulez lui donner.

TOMMY.

Je ne sais pas, monsieur, à moins qu'on en soit venu à bout, lorsqu'on a pris soin de le nourrir.

M. BARLOW.

C'est bien un des moyens dont on a fait usage ; mais ce n'est pas le seul. On habitue d'abord le poulain, qui suit naturellement sa mère, à se rendre avec elle dans l'écurie. Alors on le caresse, et on lui présente sa nourriture dans la main, jusqu'à ce qu'il devienne un peu familier, et qu'il souffre qu'on l'approche. On saisit bientôt cette occasion pour lui passer une corde au cou, pour l'accoutumer ensuite à rester paisiblement dans l'écurie, et à se laisser attacher au ratelier. On procède ainsi par degrés d'une instruction à une autre,

tant qu'à la fin il apprend à supporter le frein et la selle, et à soumettre ses caprices aux volontés du cavalier qui le monte. Voilà ce qu'on peut appeler proprement l'éducation d'un animal, puisque, par ce moyen, il est obligé de contracter des habitudes qu'il n'auroit jamais prises, s'il eût été abandonné à lui-même. Je savois que l'ours n'avoit été réduit qu'à force de coups, à se laisser conduire par une chaîne, et à se montrer en spectacle. Je savois qu'il avoit dû souvent trembler au son de la voix humaine; et je me suis fondé sur la force de ces impressions, pour le faire soumettre sans résistance à l'autorité que je voulois prendre sur lui. Vous voyez que je ne me suis pas trompé dans mon opinion, et que j'ai heureusement prévenu les accidens qui alloient sans doute arriver à quelqu'un de ces enfans, ou de ces femmes.

Pendant que M. Barlow parloit ainsi, il s'apperçut que le bras de Tommy étoit ensanglanté; et, lui en ayant demandé la

raison, Henri s'empressa de prévenir son ami pour raconter tous les détails glorieux de son aventure avec le singe. M. Barlow examina la blessure, qu'il trouva n'être pas bien profonde. Il dit à Tommy qu'il étoit bien fâché de cet accident, mais qu'il le croyoit trop ferme pour s'en laisser abattre. Tommy l'assura qu'il n'y songeoit plus; et, pour l'en persuader, il lui fit mille différentes questions sur la nature des singes, auxquelles M. Barlow répondit de la manière suivante.

Le singe est un animal très-extraordinaire, qui approche beaucoup de l'homme dans plusieurs parties de sa conformation, ainsi que vous l'avez peut-être observé. On ne le trouve que dans les pays chauds; et il est certaines contrées de l'Amérique, où les forêts sont peuplées de troupes innombrables de ces animaux. Le singe est très-adroit; et ses pattes de devant ressemblent assez à nos mains. Il ne s'en sert seulement pas pour marcher, mais encore pour

grimper sur les arbres, et pour empoigner ses alimens. Il se nourrit principalement des fruits sauvages qui naissent dans les forêts qu'il habite. Aussi c'est sur les arbres qu'il fait son séjour ordinaire, parce qu'il y trouve à la fois son habitation et sa subsistance.

Les singes se hasardent aussi quelquefois à sortir de leurs forêts, pour aller en troupe piller les jardins du voisinage. On assure qu'ils mettent dans ces expéditions autant de précaution et de vigilance, qu'on pourroit en attendre des hommes eux-mêmes. Ils ont soin de poster quelques-uns d'entre eux en faction, pour défendre le reste de la troupe de toute surprise. Si l'une des sentinelles voit quelqu'un approcher du jardin, elle donne l'alarme par un cri particulier; et nos brigands s'échappent aussitôt de tous côtés.

Je ne suis point du tout surpris de ce que vous nous apprenez là, monsieur, dit Henri; car j'ai observé que lorsqu'un vol de corneilles s'abat sur un champ, il

y en a toujours deux ou trois qui vont se percher sur l'arbre le plus élevé. Dès qu'elles voient quelqu'un s'avancer vers leurs compagnes, elles les en instruisent soudain par leur croassement, et toute la troupe prend soudain la volée.

Ce n'est pas tout, reprit M. Barlow; on prétend que les singes emploient aussi une autre méthode fort ingénieuse dans leur piraterie. Lorsqu'ils veulent aller à la picorée, ils forment une ligne prolongée depuis leur forêt jusqu'au jardin qu'ils ont le projet de dévaster, en se plaçant à une petite distance l'un de l'autre. Alors ceux qui sont grimpés sur les arbres en cueillent le fruit, et le jettent à leurs compagnons, qui sont au-dessous. Ceux-ci le jettent à leurs voisins, qui, à leur tour, le jettent aux plus proches; et ainsi, de pattes en pattes, le fruit arrive en un moment jusque dans la forêt, où est établi le magasin général des provisions.

Les singes, lorsqu'on les prend très-jeunes, se laissent aisément apprivoiser;

mais ils conservent toujours une grande disposition à mal faire. Ils possèdent sur-tout un talent merveilleux pour imiter ce qu'ils voient faire aux hommes. On raconte, à ce sujet, quelques histoires vraiment risibles. Je me contenterai de vous en rapporter une.

Un singe, qui venoit familièrement dans la chambre de son maître, avoit eu souvent l'occasion d'assister à sa toilette, et de lui voir faire la barbe. Il lui prit là-dessus fantaisie de se faire barbier. S'étant un jour saisi de l'éponge, qui étoit autour d'une écritoire, il attendit au passage un petit chat blanc, qui demeuroit dans la même maison; et, le pressant étroitement contre son corps avec une patte, il le porta jusques au plus haut de l'escalier. Les domestiques, attirés par les cris du pauvre minet, montèrent pour s'instruire du sujet de ses plaintes. Quelle fut leur surprise de voir le singe gravement assis sur son dos, tenant le chat en respect sous une de ses pattes de devant, et de l'autre lui frottant le mu-

seau avec l'éponge imprégnée d'encre, comme il avoit vu le barbier faire à son maître avec la savonnette! Toutes les fois que le petit chat risquoit un mouvement pour s'échapper, le singe lui donnoit un coup de patte, en faisant les grimaces les plus risibles : puis il étreignoit l'éponge sur son museau, et lui en frottoit les moustaches, pour recommencer son opération.

Cet entretien amusant les avoit ramenés jusqu'à la porte de M. Barlow. Ils y trouvèrent un domestique de M. Merton, et un cheval pour conduire Tommy chez son père, qui vouloit lui faire passer le reste du jour au château. Il fut reçu de ses parens avec les plus tendres caresses. Mais, quoiqu'il leur fît un long détail de ses occupations et de ses plaisirs, il ne leur dit pas un seul mot sur l'argent qu'il avoit donné à la pauvre famille.

Le lendemain, c'étoit un dimanche, M. et madame Merton allèrent avec leur fils à l'église. A peine y étoient-ils entrés,

qu'il se répandit dans l'assemblée un bourdonnement général, et que tous les regards se tournèrent à la fois vers le petit garçon. M. et madame Merton en furent frappés; mais ils crurent devoir attendre, pour s'éclaircir, que le service fût achevé. Alors, comme ils sortoient ensemble en se donnant la main, M. Merton demanda à son fils quel pouvoit être le sujet de l'attention générale qu'il avoit excitée dans l'église. Tommy n'eut pas le temps de répondre; car une femme très-proprement vêtue vint avec ses enfans se jeter à ses pieds, en le nommant son ange tutélaire, et en priant à haute voix le ciel de répandre sur lui toutes les bénédictions qu'il méritoit par sa bienfaisance. M. et madame Merton furent quelques instans sans rien comprendre à cette scène extraordinaire. Mais, lorsqu'enfin ils apprirent le secret de la générosité de leur fils, ils n'en parurent guère moins affectés que la personne même qui en avoit été l'objet. Ils répandirent des larmes de tendresse sur

Tommy,

Tommy, et l'embrassèrent avec transport, sans faire attention à la foule dont ils étoient environnés. Enfin, revenus un peu à eux-mêmes, ils prirent congé de la pauvre femme, et s'empressèrent de remonter dans leurs voitures, saisis d'un sentiment délicieux, qu'il est plus aisé de concevoir que de décrire.

Il y avoit près de six mois écoulés, depuis que Tommy étoit entré dans la maison de M. Barlow. Combien il étoit changé depuis ce temps! Ce n'étoit plus cet enfant orgueilleux et pusillanime, qui se croyoit fait pour dominer sur les autres, et qui n'étoit capable d'aucun empire sur lui-même. Son esprit commençoit à prendre une idée plus juste des choses; sa raison s'étoit agrandie, ses sentimens s'étoient ennoblis, et toutes les parties de son corps avoient acquis en même temps une nouvelle vigueur.

L'hiver commençoit maintenant à régner avec une rigueur extraordinaire. Les ruisseaux s'étoient convertis en masses

solides de glaces. La terre, couverte de frimas, offroit à peine une maigre subsistance à ses habitans. Les petits oiseaux, qui se plaisoient, il y avoit peu de jours, à sautiller dans la verdure, en répétant leurs jolies chansonnettes, sembloient déplorer en silence les horreurs de la saison. Tommy fut un jour bien étonné, en entrant dans sa chambre, d'y voir un petit oiseau qui voltigeoit dans tous les coins, sans avoir cependant l'air de s'effaroucher de sa présence. Il courut aussitôt appeler M. Barlow, qui, après avoir regardé son nouvel hôte, lui dit qu'on nommoit cet oiseau *Rouge-gorge*, et qu'il étoit naturellement plus familier avec les hommes, et plus disposé à cultiver leur société qu'aucun autre oiseau. La pauvre petite créature, ajouta-t-il, manque aujourd'hui de subsistances, parce que la terre est couverte de neige; et c'est la faim qui lui inspire cette hardiesse extraordinaire. En ce cas, monsieur, dit Tommy, si vous voulez me le permettre, je vais chercher un morceau de

pain, et je me chargerai du soin de le nourrir. Je le veux bien, répondit M. Barlow; mais commencez par ouvrir la fenêtre pour qu'il voie que vous n'avez pas intention de le retenir prisonnier. Tommy courut aussitôt chercher du pain; et, à son retour, il ouvrit la fenêtre, après avoir jeté quelques miettes de pain sur le plancher. Il eut la satisfaction de voir son joli hôte sautiller légèrement autour de lui, et faire, avec confiance, le plus joyeux repas. L'oiseau, s'envolant ensuite hors de la chambre, alla se percher sur un arbre voisin, et se mit à chanter, comme s'il eût voulu payer Tommy de l'hospitalité qu'il lui avoit donnée.

Tommy y fut enchanté d'avoir formé cette nouvelle connoissance. Depuis ce jour, il ne manqua jamais de tenir sa fenêtre ouverte, et de jeter des miettes de pain sur le plancher. L'oiseau, de son côté, ne manquoit jamais de venir, et de se régaler hardiment sous la protection de son bienfaiteur. Cette douce in-

timité s'accrut bientôt à tel point, que le petit oiseau alloit se percher sur l'épaule de Tommy, et manger dans sa main, en répétant sa plus jolie chanson. Tommy en étoit si transporté, qu'il appeloit souvent Henri et M. Barlow, pour les rendre témoins des caresses de son favori; et il auroit, je crois, oublié son déjeûner, plutôt que de manquer à lui en réserver une partie.

Mais, hélas! que les félicités de ce monde sont passagères! Tommy étoit monté un jour pour donner la ration ordinaire à son petit ami. De quel spectacle il fut frappé en ouvrant la porte de la chambre! Il vit le pauvre oiseau étendu tout sanglant sur le plancher, et rendant le dernier soupir. Un gros chat, qui profita de l'occasion de la porte ouverte pour s'esquiver, lui apprit quel étoit l'auteur de ce meurtre. Il descendit aussitôt, les larmes aux yeux, pour raconter à M. Barlow la mort déplorable de son favori, et solliciter sa vengeance contre le matou. M. Barlow prit beau-

coup de part à son affliction, et lui demanda quelle peine il vouloit infliger au meurtrier.

TOMMY.

Quelle peine, monsieur? Ah! il n'en est point d'assez rigoureuse contre ce méchant animal. Il faut que je le tue, comme il a tué le pauvre oiseau.

M. BARLOW.

Mais pensez-vous qu'il se soit porté à cette action par quelque sentiment d'animosité contre l'oiseau, ou contre vous?

Tommy réfléchit un moment, et répondit qu'il ne soupçonnoit pas le chat d'avoir eu contre l'un ni l'autre aucune inimitié particulière.

M. BARLOW.

Il me semble donc que vous auriez tort de vouloir le traiter comme un ennemi. Mais, dites-moi, je vous prie, n'avez-vous jamais observé à quoi le porte son instinct, à la vue d'un oiseau, d'un rat, d'une souris, ou de quelque autre petit animal?

TOMMY.

J'ai vu qu'il les poursuit pour les prendre; et que, lorsqu'il les attrape, il les dévore avec avidité.

M. BARLOW.

Et l'avez-vous jamais corrigé, pour s'être comporté de cette manière? Avez-vous jamais essayé de lui faire prendre d'autres habitudes?

TOMMY.

Non, monsieur; il est bien vrai que j'ai vu Henri, lorsque le chat avoit pris une souris, et qu'il la tourmentoit, la ravir de ses griffes, et la remettre en liberté; mais moi, je ne l'ai jamais fait.

M. BARLOW.

En ce cas, vous êtes plus blâmable que le chat lui-même. Vous avez observé qu'il étoit naturel à tous ceux de son espèce de détruire les souris et les oiseaux, lorsqu'ils peuvent les atteindre; et cependant vous n'avez pris aucune peine pour mettre votre favori à l'abri de ce danger. Tout au contraire, en l'accoutumant à venir dans votre chambre,

et à se croire en sûreté sous votre protection, vous l'avez livré à une mort violente, qu'il auroit sans doute évitée s'il fût resté dans son état sauvage. N'auroit-il pas été plus sage d'apprendre au chat à ne plus faire sa proie des petits oiseaux, qu'il ne seroit juste de lui donner la mort pour une action que vous ne l'avez jamais instruit à regarder comme une chose défendue ?

TOMMY.

Est-ce que cela auroit été possible ?

M. BARLOW.

Très-possible, sans doute : et je me flatte de vous le faire voir par l'expérience.

TOMMY.

Ah ! pourquoi ne l'ai-je pas su plus tôt ! Mais, monsieur, à quoi bon laisser vivre un méchant animal qui ne se nourrit que de sang ?

M. BARLOW.

Parce que si vous vouliez exterminer toutes les créatures qui font leur proie

des autres, vous en laisseriez peut-être bien peu de vivantes.

TOMMY.

Oh! mon pauvre petit oiseau que ce vilain chat m'a tué, je suis bien sûr qu'il n'a jamais été coupable d'une méchanceté pareille.

M. BARLOW.

Je n'en répondrois pas avec autant d'assurance que vous. Allons voir dans les champs de quoi se nourissent ceux de son espèce: nous serons en état d'en parler avec plus de certitude.

M. Barlow mena Tommy se promener dans la campagne, et ils ne tardèrent à voir un rouge-gorge qui furetoit dans la neige, et qui prit bientôt quelque chose avec son bec.

M. BARLOW.

Ha! ha! qu'est-ce donc qu'il tient ainsi?

TOMMY.

Oh! monsieur, c'est un gros ver de terre. Voyez, voyez comme il l'avale.

Je n'aurois jamais cru qu'un si joli petit oiseau pût être si cruel.

M. BARLOW.

Et croyez-vous qu'il se doute du tourment qu'il vient de faire souffrir à cet insecte?

TOMMY.

Non, monsieur, je ne le crois pas.

M. BARLOW.

Vous voyez donc que ce qui seroit une cruauté en vous, qui êtes doué d'intelligence et de réflexion, n'en est pas une en lui. La nature lui a donné du goût pour les insectes; et il obéit aveuglément à son instinct, de la même manière que le bœuf obéit au sien en se nourrissant de gazon, et l'âne en mengeant des chardons et des épines.

TOMMY.

Le chat ne savoit donc pas qu'il commettoit une cruauté lorsqu'il a mis en pièces le pauvre oiseau?

M. BARLOW.

Pas plus que l'oiseau que nous venons de voir ne croyoit en commettre une en dévorant l'insecte. La nourriture na-

turelle des chats, ce sont les rats, les souris, et les oiseaux qu'ils peuvent saisir par violence, ou surprendre par ruse. Il étoit impossible que le mien connût le prix que vous attachiez à votre rouge-gorge. Ainsi, en le prenant, il n'avoit pas plus intention de vous offenser que s'il eût pris une souris.

TOMMY.

Mais, en ce cas, si j'apprivoisois un autre oiseau, il le tueroit, comme il a tué le premier?

M. BARLOW.

Peut-être ne seroit-il pas difficile de prévenir ce malheur. J'ai ouï dire à des gens qui vendent des oiseaux qu'il est un moyen d'empêcher les chats de les manger.

TOMMY.

Ah! monsieur, si vous le savez, hâtez-vous, je vous en conjure, de me l'apprendre.

M. BARLOW.

Vous pourriez l'oublier. Attendons

que l'occasion se présente d'en faire l'épreuve.

TOMMY.

Nous verrons, monsieur le matou, si l'on ne saura pas vous guérir de votre gourmandise.

M. BARLOW.

Vous avez raison. Il vaut toujours mieux corriger les mœurs d'un animal que de le détruire. D'ailleurs, j'ai une affection particulière pour ce chat, parce que je l'ai eu tout petit, et que j'ai su le rendre presque aussi caressant et aussi familier qu'un bon chien. Il vient tous les matins gratter à la porte de ma chambre, et il miaule tout doucement, jusqu'à ce que je l'aie fait entrer. Pendant nos repas, il s'assied, comme vous le savez, à un coin de la table, avec autant de gravité qu'un convive de cérémonie, sans jamais s'aviser de toucher au moindre plat. Vous-même, je vous ai vu souvent le caresser avec une grande affection, tandis qu'il relevoit son dos

et remuoit sa queue pour vous montrer qu'il étoit sensible à vos amitiés.

Quelques jours après cet entretien, un autre rouge-gorge, qui souffroit aussi de la rigueur du temps, vint chercher un asyle dans la maison. Tommy, qui se rappeloit le sort déplorable du premier, ne voulut lier connoissance avec celui-ci, et l'encourager à aucune familiarité, jusqu'à ce qu'il eût appris le secret de prévenir les insultes du chat. Il courut aussitôt avertir M. Barlow, qui s'empressa de remplir la promesse qu'il lui avoit faite. Pour cet effet, il attira l'oiseau dans une cage de fil de laiton; et, dès qu'il y fut entré, il ferma la porte pour l'empêcher d'en sortir. Il prit ensuite un petit gril de fer, dont on se servoit dans la cuisine, pour faire cuire la viande sur les charbons; il le fit chauffer jusqu'à ce qu'il fût près de rougir, et le plaça debout à terre, tout près de la cage, après l'avoir entouré de meubles, de manière qu'on n'en pût approcher que par ce côté. Il fit alors venir le chat; et,

et, après s'être assuré qu'il avoit bien remarqué l'oiseau, dont il s'imaginoit déjà faire sa proie, il sortit de la chambre avec les deux enfans pour laisser le matou plus libre dans ses opérations. Ils avoient eu soin de ne pas fermer entièrement la porte, afin de pouvoir regarder à travers l'ouverture ce qui alloit se passer. Ils virent d'abord le chat fixer des yeux enflammés sur la cage, et s'en approcher dans un profond silence, pliant son corps sur ses jambes, et touchant le plancher de son ventre. Puis, lorsqu'il se crut à une distance convenable, il s'élança d'un saut impétueux, qui auroit été probablement funeste au prisonnier, si le gril, placé devant sa cage, n'eût brisé, par sa résistance, la violence de l'assaut. Ce n'est pas tout. Les barres en avoient été si bien chauffées, que le chat, en bondissant contre elles, se brûla les pattes et le museau. Il se retira du champ de bataille, en poussant des miaulemens déscspérés: et telle fut la force de cette leçon, qu'il ne lui arriva

jamais, depuis une aventure si mémorable, de chercher encore à manger les oiseaux.

La rigueur du froid augmentant de jour en jour, tous les animaux sauvages se virent forcés, par la faim, d'approcher de plus près des habitations des hommes pour y trouver quelque nourriture. Les lièvres même, les plus craintifs des animaux, venoient par troupes rôder autour du jardin, cherchant le peu d'herbages que les soins des jardiniers avoient sauvé des ravages de la gelée. Ils les eurent bientôt dévorés; et, la faim les pressant toujours de plus en plus, ils commencèrent à ronger l'écorce des arbres pour satisfaire à leurs besoins. Tommy, se promenant un jour dans ses plantations, eut le chagrin de voir que ses plus beaux arbres, qu'il avoit plantés de ses propres mains, et dont il s'étoit promis de si beaux fruits, avoient été dépouillés jusqu'à la racine. Il fut si désolé de voir toutes ses espérances détruites, qu'il courut, les larmes aux

yeux, vers M. Barlow, pour lui demander justice des avides déprédateurs.

Je suis bien fâché du tort qu'ils vous causent, dit M. Barlow; mais il est maintenant trop tard pour l'empêcher. Hélas! oui, répondit Tommy; mais il faut fusiller tous ces brigands, pour les punir du dégât qu'ils ont fait. Il y a peu de temps, répliqua M. Barlow, que vous avez fait grace au chat, quoiqu'il vous eût pris votre oiseau; et maintenant vous voulez détruire les lièvres pour quelques pieds d'arbres qu'ils vous ont rongé. Tommy parut un peu confondu par cette réflexion; puis il dit : Encore si ce n'étoient pas les miens! Je vous suis obligé de la préférence, répondit M. Barlow. Au moins, reprit Tommy, si ce n'étoient pas des arbres à fruit! Eh! mon cher ami, répliqua M. Barlow, comment pouvez-vous exiger d'un lièvre qu'il distingue un ormeau d'un abricotier, ou qu'il s'attache à mes arbres plutôt qu'aux vôtres? Si vous aviez voulu les mettre à l'abri de ses atteintes, il

falloit les entourer de ronces piquantes, comme j'ai mis un gril brûlant devant votre oiseau. Mais, mon cher Tommy, c'est à votre cœur que je m'adresse. Dans une disette aussi cruelle que les animaux la souffrent à présent, ne croyez-vous pas qu'il seroit généreux de leur pardonner ce que le besoin leur a fait faire malgré eux-mêmes. M. Barlow prit alors les deux amis par la main, et les mena dans un champ de navets. A peine y étoient-ils entrés, qu'il s'en éleva un vol d'alouettes si nombreux, qu'il obscurcissoit presque les airs. Voyez, dit M. Barlow, ces oiseaux m'ont à peine laissé un brin de verdure. Cependant je serois bien fâché de vouloir leur faire du mal pour le dommage qu'ils me causent. Jetez les yeux autour de vous dans toute l'étendue de l'horizon, vous ne voyez qu'un triste désert, qui ne présente plus aucune subsistance aux pauvres animaux. Eh bien! refuserai-je de faire en leur faveur quelque léger sacrifice de ma richesse? Non, non, que

le ciel me préserve de cette ingratitude! Ce sont ces mêmes oiseaux, qui, dans un temps doux, ont égayé mes promenades par leurs joyeuses chansons. Ils me le rendront bien encore, lorsque le printemps sera venu.

Tommy fut vivement touché de ces paroles attendrissantes; et, se jetant au cou de M. Barlow : Non, monsieur, lui dit-il, je n'ai plus de regret à mes pertes. Mais, hélas! que l'hiver est une saison cruelle! Elle n'est bonne qu'à faire souffrir toutes les créatures. Je voudrois que ce fût toujours l'été.

M. BARLOW.

Prenons garde, mon enfant, à ne nous pas laisser égarer par nos desirs. Il est quelques pays où l'été règne pendant toute l'année. Mais les habitans de ces climats se plaignent des chaleurs insupportables qu'ils éprouvent, encore plus que vous ne vous plaignez ici du froid. Avec quel plaisir ils verroient l'hiver s'approcher, lorsqu'ils sont accablés sous les pesantes chaleurs d'un soleil dévorant!

TOMMY.

En ce cas, j'aimerois à vivre dans un pays où il ne fît jamais ni trop froid ni trop chaud.

M. BARLOW.

Une pareille température est difficile à trouver ; et, si elle règne en quelque endroit, c'est dans une si petite portion de la terre, qu'elle ne pourroit contenir un grand nombre d'habitans.

TOMMY.

Je penserois alors qu'elle devroit être si peuplée, qu'on auroit de la peine à s'y remuer; car chacun doit desirer naturellement d'y passer sa vie.

M. BARLOW.

J'en conviens avec vous. Cependant les peuples qui vivent sous les plus beaux climats sont quelquefois moins attachés à leur pays, que les habitans des plus tristes régions. L'habitude enchaîne les hommes au genre de vie qu'ils mènent depuis l'enfance, et les rend également satisfaits de la place où ils ont reçu le jour. Il est un pays que l'on nomme

la Laponie, qui s'étend beaucoup plus avant vers le nord qu'aucune autre partie de l'Angleterre, et dont la surface est couverte de neige pendant presque toute l'année. Eh bien! les malheureux qui l'habitent ne voudroient pas changer leur triste séjour contre aucune autre partie de l'Univers.

TOMMY.

Et comment font-ils pour vivre dans un pays si affreux?

M. BARLOW.

Vous auriez de la peine à l'imaginer. Le sol ne pouvant produire aucune espèce de moisson, ils sont absolument étrangers à l'usage du pain. Ils n'ont point d'arbres qui leur donnent de fruits, et ils ne connoissent ni moutons, ni chèvres, ni vaches, ni cochons.

TOMMY.

Mais enfin qu'ont-ils pour subsister?

M. BARLOW.

Ils ont une espèce de cerf plus grand qu'aucun de ceux que vous aurez pu voir dans les parcs de nos grands seigneurs. Ces

animaux, que l'on nomme *rennes*, se laissent apprivoiser ; et on les instruit à vivre en troupeaux, et à obéir à leurs maîtres. Dans le court espace de temps que dure l'été de ce pays, ils vont paître dans des vallées, où l'herbe vient fort épaisse, et d'une grande hauteur. Pendant l'hiver, lorsque la terre est couverte de neige, ils fouillent avec le pied, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé une espèce de mousse, qui croît par-dessous, et dont ils se nourrissent. Les rennes ne fournissent pas seulement des alimens à leurs maîtres, ils leur donnent encore de quoi se vêtir et se tenir plus chaudement dans leurs habitations. Une partie du lait de ces animaux sert au Lapon, pour vivre pendant l'été. Il réserve le reste dans des vaisseaux de bois, pour lui servir pendant l'hiver. Ce lait, exposé à la gelée, devient si dur, que, lorsqu'on veut en faire usage, on est obligé de le briser à coups de hache. Il arrive souvent que la neige est si épaisse, que les pauvres rennes peuvent à peine trouver même de

la mousse. Alors le maître est dans la nécessité de les tuer, et de se nourrir de leur chair. Il emploie leurs peaux à se faire de bons habits, à lui et à sa famille, ou il les étend à terre l'une sur l'autre pour y dormir plus mollement.

Les maisons, en Laponie, ne sont que des huttes faites avec des perches qu'on enfonce de biais dans la terre, et que l'on réunit au sommet, en y laissant néanmoins un vide pour y donner passage à la fumée. Cette légère charpente est couverte de peaux d'animaux, ou de toile grossière, ou même d'écorce d'arbre et de gazon. On ménage, du côté du midi, une petite ouverture, à travers laquelle on se glisse en rampant, soit pour entrer dans la hutte, soit pour en sortir. Le milieu est occupé par un large foyer. Des hommes qui sont si faciles à contenter ignorent absolument l'usage de la plupart des choses que l'on croit ici nécessaires. Chacun d'eux fait pour soi-même ce que lui demandent ses besoins réels. Ils ne se

nourrissent que d'oiseaux, de poissons, de lait, et de la chair de rennes, ou des ours qu'ils peuvent tuer à la chasse. Ils dépouillent l'écorce du sapin, qui est presque le seul arbre qui croisse sur leurs tristes montagnes ; ils en ôtent ensuite la pellicule intérieure, et la font bouillir pour la manger avec leurs viandes enfumées. Le plus grand bonheur de ce peuple est de se conserver libre, et de vivre sans frein. Aussi ne restent-ils pas toujours fixés dans le même endroit. Ils enlèvent aisément leurs maisons, et en chargent les pièces sur leurs traîneaux, avec le peu de meubles qu'ils possèdent, pour aller s'établir dans quelque autre partie de la contrée.

TOMMY.

Ne m'avez-vous pas dit, monsieur, qu'ils n'ont ni chevaux ni bœufs? Ils tirent donc leurs traîneaux eux-mêmes?

M. BARLOW.

Non, mon ami. Les rennes sont si dociles, qu'elles se laissent attacher aux traîneaux, et les tirent avec une vîtesse

surprenante sur la neige endurcie par la gelée. Elles courent environ six lieues par heure. C'est de cette manière que vivent les Lapons, avec la facilité de changer de séjour aussi souvent qu'ils en ont fantaisie. Dans le printemps, ils mènent paître leurs rennes sur les montagnes. Dès que l'hiver s'approche, ils descendent avec elles dans les vallées, où ils sont mieux protégés contre la violence des vents. Au reste, ils n'ont ni villes, ni villages, ni champs cultivés, ni routes frayées, ni auberges pour les voyageurs, ni magasins, ni boutiques pour se procurer les commodités de la vie. Toute la face de la contrée ne présente qu'un horrible désert. De quelque côté qu'on tourne la vue, on ne découvre que de hautes montagnes, couvertes de neige, et couronnées de brouillards. On n'y voit aucune autre espèce d'arbres que de noirs sapins, et de tristes bouleaux. Ces montagnes fournissent une retraite à des milliers d'ours affamés, qui sont continuellement à courir pour chercher leur proie

parmi les troupeaux de rennes, en sorte que les Lapons sont obligés de se tenir sans cesse en garde pour leur propre défense. Ils attachent à leurs pieds de longues planches, pour pouvoir se soutenir sur la neige sans enfoncer; et, malgré ce poids, ils sont si agiles, qu'ils atteignent les ours à la course, et les tuent avec des flèches qu'ils savent fabriquer. Quelquefois ils surprennent ces animaux dans les cavernes où ils se réfugient pendant l'hiver. Alors ils les attaquent avec des piques; et, quoique le plus grand d'entre eux ne soit guère plus haut que vous, ils sortent ordinairement victorieux du combat. Lorsqu'un Lapon a tué un ours, il le porte en triomphe sur son traîneau, jusqu'à la porte de sa hutte; il le dépèce, en fait bouillir les morceaux dans un pot de fer, et il invite ses amis à partager son repas. C'est le seul apprêt qu'ils connoissent pour leur cuisine; et ils trouvent leur chère très-délicate. Ils mettent la graisse à part, pour la faire fondre, et la boire toute chaude. Assis autour de leur foyer,

foyer, ils s'amusent à raconter l'histoire de leurs exploits à la chasse ou à la pêche, jusqu'à ce que le repas soit fini. Quoiqu'ils mènent une vie si grossière, ils sont naturellement bons, francs et hospitaliers. Si un étranger vient leur demander un asyle, ils le reçoivent avec bonté, et le régalent du mieux qu'il leur est possible, sans vouloir rien prendre en paiement, si ce n'est un peu de tabac, qu'ils aiment beaucoup à fumer.

TOMMY.

Les pauvres gens! que je les plains, de mener une vie si malheureuse! Mais, monsieur, avec la misère qu'ils souffrent, et l'exercice violent qu'ils se donnent, ils doivent être toujours malades?

M. BARLOW.

Avez-vous observé que ceux qui mangent et boivent le mieux, et qui supportent le moins de fatigues, soient les plus exempts de maladie?

TOMMY.

Non pas toujours, monsieur. Je me souviens de deux ou trois gentilshommes

que j'ai vus dîner chez mon père, qui mangent une quantité de viande extraordinaire, et qui boivent, à chaque instant, de grands verres de vin et de liqueur; et ces pauvres gens ont perdu l'usage de presque tous leurs membres. Leurs jambes enflées sont presque aussi grosses que mon corps: leurs pieds sont si délicats, qu'ils ne peuvent les poser à terre; et leurs genoux si roides, qu'ils ont de la peine à les plier. Il ne faut pas moins de deux ou trois de leurs gens pour les tirer de leur carrosse, et ils ne sauroient se soutenir sans béquilles. Cependant je ne les ai jamais entendu parler d'autre chose que de manger et de boire.

M. BARLOW.

Et vous souvenez-vous d'avoir vu des paysans perdre aussi l'usage de leurs membres par la même maladie?

TOMMY.

Non, monsieur, je n'en ai jamais vus.

M. BARLOW.

Ainsi donc la fatigue et une nourriture légère ne sont peut-être pas aussi

contraires à la santé que vous l'auriez imaginé. Ce genre de vie pourroit bien n'être pas aussi mal sain que l'intempérance à laquelle on voit les personnes les plus riches se livrer ordinairement. J'ai lu, il n'y a pas long-temps, une histoire sur ce sujet, que je vais vous dire, si vous le voulez.

TOMMY.

Si je le veux, monsieur ! Oh ! oui, sans doute. Vous savez bien que je ne demande pas mieux.

M. Barlow se mit alors à raconter l'histoire qui va commencer le volume suivant.

FIN DU TOME DEUXIÈME.


Digitized by Google